



JEFF WALL

Photographie

Jeff Wall est l'un des plus importants photographes contemporains. Deux livres font découvrir son œuvre. Et aussi : « La chambre noire de Francis Bacon ». Page 7.

Témoignages

Rencontre avec F. P. Mény, clochard et écrivain ; les marginaux de François-Marie Banier ; la marche en liberté de Jean-Paul Dzokou-Newo. Page 11.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 22 décembre 2006

KAREN BLIXEN LA LITTÉRATURE COMME ÉLIXIR

Souvent présentée comme une aristocrate excentrique pleurant son amour défunt, l'auteur de « La Ferme africaine » était surtout un grand écrivain. « Afrique », le recueil de ses textes consacrés au continent noir, en apporte la preuve éclatante. Livres de poche. Page 6.



Littérature étrangère

John Edgar Wideman, Stewart O'Nan, Mario Vargas Llosa, Aharon Appelfeld, Wolfgang Büscher, Mario Claudio, Jonathan Lethem. Pages 2 et 3.

Littérature française

Blaise Cendrars, Frédéric Pajak, Arno Bertina, Michel Canesi et Jamil Rahmani, Franck Venaille, Gilles Ortlieb, Charles Juliet. Pages 2, 4 et 5.

André Hodeir

Rencontre avec un théoricien et compositeur de jazz devenu aujourd'hui romancier de la musique. Page 12

Cendrars, le chroniqueur ébloui

Tandis que l'édition de ses « Œuvres complètes » arrive à son terme, paraît une nouvelle version de la biographie que lui a consacrée sa fille

BLAISE CENDRARS, LA VIE, LE VERBE, L'ÉCRITURE
de Miriam Cendrars.

Denoël, 748 p., 32 €.

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI ŒUVRES COMPLÈTES
Tome XIII, tome XIV et tome XV
de Blaise Cendrars.

Edition critique établie par Claude Leroy.
Denoël, respectivement 446 p., 28 € ;
556 p., 30 € et 412 p., 25 €.

Le mot de boulingueur lui a servi de pèlerine, occultant le chatolement de son style, la flamboyance de son œuvre. Blaise Cendrars, homme aux cent métiers, rhapsode de la planète et des fulgurances de son temps, ne s'est laissé embrigadé dans aucune école, n'a servi d'autre mouvement que celui de son désir et des multiples renaissances qui ont scandé son existence. Poète, conteur, essayiste, reporter, mémorialiste, romancier, scénariste... Le Suisse Freddy Sauser, né à l'écriture sous le nom de Blaise Cendrars dans la dérégulation des *Pâques à New York*, en 1912, n'a cessé de recomposer le monde à la lumière de ses propres incendies – « car écrire c'est brûler vif, mais c'est aussi renaître de ses cendres ».

Dates

1887. Le 1^{er} septembre, naissance de Frédéric Louis Sauser à La Chaux-de-Fonds (Suisse).

1904-1906. Séjour en Russie. Assiste à la Révolution de 1905. Rencontre d'Hélène qui mourra brûlée vive dans son lit, le 11 juin 1907.

1912. *Les Pâques à New York*, premier poème signé sous le pseudonyme de Blaise Cendrars.

1914. Epouse Félicie Poznanska, « Féla », dont il aura trois enfants, Odilon, Rémy et Miriam.

1915. L'écrivain est grièvement blessé le 28 septembre.

Amputation du bras droit.

1945-1949. Publication des Mémoires : *L'Homme foudroyé*, *La Main coupée*, *Boulingueur*, *Le Lotissement du ciel*.

1956. *Emmène-moi au bout du monde !...*

1961. Blaise Cendrars s'éteint le 21 janvier, à Paris.

Accompagnée d'un solide appareil de notes et d'une abondante iconographie, la première édition critique de ses écrits, menée de main de maître par Claude Leroy, donne enfin à considérer l'ampleur du continent Cendrars, tout à la fois gouverné par l'effervescence de l'imaginaire, une connaissance acérée de ses semblables, des liens inextricables entre la trivialité et la grâce. Ces quinze volumes des *Œuvres complètes*, rassemblés sous le titre *Tout autour d'aujourd'hui* et que la publication des trois derniers tomes vient de boucler, pallient ainsi les manques du corpus en huit tomes réunis chez Denoël entre 1960 et 1964.

Cendrars, palimpseste de lui-même. Comme l'attestent, de façon spectaculaire, les entretiens recueillis dans l'ultime volume de ces œuvres complètes, réécriture d'un parcours singulièrement éloigné des confidences reçues par la radio publique des années 1950.

Eprouver la vie

Peu d'écrivains auront mieux servi le travail des chercheurs, dans le foisonnement des textes comme dans les mystères de leur genèse. Le grand nombre d'inédits dont cette édition est enrichie – textes, poèmes et correspondances retrouvés ou rendus disponibles, regroupés avec toutes les archives de l'auteur au Centre d'études Blaise Cendrars de l'université de Berne – auront également permis à Miriam Cendrars de revisiter la vie et l'œuvre de son père. Entreprise de longue haleine, généreuse, mais dépourvue de la tentation hagiographique. Dans cette troisième version de sa biographie (la première a été publiée chez Balland en 1984, puis révisée en 1993), le « reporter de Dieu, l'aventurier spirituel », tel que l'avait défini son contemporain Paul Morand, se révèle dans toute sa complexité, ses contradictions, son appétit d'éprouver la vie, y compris dans ses strates les plus arides, cette aptitude à changer de cap et d'horizon, tant géographiques qu'intellectuels.

Une liberté payée au prix fort, avec la misère, la solitude et les traversées du désert pour compagnes. Cendrars a toujours refusé l'enfermement, la routine. Défait les liens amoureux lorsqu'ils devenaient prisons. Rejeté les modèles et ruiné ses propres admirations. Compagnon de route des avant-gardes littéraires et artistiques de son temps, chroniqueur ébloui de la modernité – le cinématographe, l'électricité, la publicité, la vitesse et les

Blaise Cendrars, en 1945.

ROBERT DOISNEAU/RAPHO

transports... –, l'auteur de *L'Or* et de *Moravagine* a d'abord été un autodidacte au sens le plus noble. Son savoir précis de l'humanité, dans ses expressions dévastatrices ou glorieuses, passe au filtre d'une perpétuelle réinvention du réel.

De la Russie en convulsion de son adolescence, en 1905 – « J'étais à Moscou où je voulais me nourrir de flamme/ Et je n'avais pas assez des tours et des gens qui constellaient mes yeux/ En Sibérie tonnaient le canon, c'était la guerre/ La faim le froid la peste le choléra/ Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions de charognes (...) » –, au théâtre embrasé de la première guerre d'où il ressortira amputé du bras droit et orphelin d'amis chers, Cendrars avait déjà engrangé ce qu'il faut de l'amertume de la vie pour s'octroyer ce privilège d'une réalité magnifiée par la fiction et ses excès.

« J'aime son visage rasé de Pierrot cramoiis cuit au court-bouillon, aux fumées, aux feux de bivouac, j'aime ses yeux bleus



d'enfant, (...) sa façon de gratter une allumette sur la boîte que maintient son moignon droit, sa façon de prendre une bouteille de vin, et de dire aux gens ce qu'il pense et de se refuser à tout ce qui déshonore un poète. (...) Cendrars est un chic type. Cendrars brutal, primesautier, nostalgique, moderne, a du génie. » Ces quelques traits percutants jetés par le critique Fernand Divoire en 1926

valaient encore, trente ans plus tard, dans la description physique et demeurent pour la trace vive que ce généreux intraitable a laissée dans le paysage littéraire selon un viatique respecté à la lettre – « J'ai déchiffré tous les textes confus des roues et j'ai rassemblé les éléments épars d'une violente beauté/ Que je possède/ Et qui me force. » ■

VALÉRIE CADET

Flâneur et boulingueur

DOISNEAU RENCONTRE CENDRARS

Photographies de Robert Doisneau, textes de Blaise Cendrars

Buchet-Chastel, 140 p., 35 €.

En août 1943, après trois ans de silence, la Remington s'était remise à crépiter dans la nuit d'Aix-en-Provence. Nouvelle naissance après la traversée du désert. Deux ans plus tard, en octobre 1945, Maximilien Vox, directeur littéraire des éditions Denoël, exulte au « feu prométhéen » qui traverse les pages de *L'Homme foudroyé*, première salve des quatre volumes de Mémoires. Malgré la pénurie de l'immédiat après-guerre, Vox tient à marquer l'événement pour sa campagne de presse, avec la réa-

lisation de photographies qui seront imprimées en héliogravure sur du papier de qualité.

Robert Doisneau, 33 ans, est pressenti. Graveur lithographe puis photographe industriel pour Renault d'où il s'est fait licencier pour retards répétés, le « flâneur des banlieues » est devenu pigiste pour l'agence Rapho. Le soir du 16 octobre, Doisneau embarque à bord du PLM avec une bouteille de rhum pour mot de passe. Mais l'ermite du 12, rue Georges-Clemenceau est en cavale dans la cité. Le lendemain, pour tuer le temps, le photographe à la tignasse hirsute patiente chez le coiffeur, où il rencontre enfin l'écrivain manchot en pleine conversation sur la Torah.

Sympathie immédiate entre ces deux-là qu'un quart de siècle sépare mais que

la poésie et l'attention à l'autre rassemblent. Doisneau dégaîne son Rollei dans la glaciale cuisine-bureau, dans les bars et les venelles d'Aix. Cendrars lui offre le premier exemplaire de *L'Homme foudroyé*, « avec, en travers de la page de garde, une dédicace à faire mourir de jalousie tout un troupeau de collectionneurs ». Ils se séparent sur l'idée d'un projet de livre commun.

Les deux hommes correspondent. A l'été 1948, ils se retrouvent à Saint-Segond où Cendrars prend la pause, au milieu des cactées du parc exotique. Doisneau a apporté ses travaux. Le poète est conquis. *La Banlieue de Paris*, premier album de Doisneau accompagné d'un texte de Cendrars, paraîtra l'année suivante, chez Pierre Seghers. ■

VAL. C.

John Edgar Wideman, Stewart O'Nan : deux Amériques

L'un est noir, l'autre blanc. John Edgar Wideman cache ses 65 ans derrière une allure de jeune homme, démarche souple et chaussures de sport. Il a passé sa jeunesse dans le quartier noir de Pittsburgh. Il a publié son premier livre en 1967, l'année où naissait Stewart O'Nan, à Pittsburgh aussi, mais chez les Blancs. Tous deux sont des observateurs lucides et cruels de la réalité américaine.

Wideman, inlassablement, décrit les infortunes de son peuple, à jamais blessé par l'esclavage et acharné souvent à se détruire lui-même. Stewart O'Nan, avec son air d'intellectuel sage, de jeune homme bien sous tous rapports, s'applique à dévoiler ce gigantesque trompe-l'œil qu'on nomme le grand rêve américain.

Où se cacher, septième roman de Wideman traduit en français (1), est, après *Damballah*, le deuxième volet de la « Trilogie de Homeland » – le ghetto noir de Pittsburgh où il a grandi. Mais il s'éloigne ici de la grande épopée familiale pour observer, de près, l'existence misérable de trois personnages : la vieille « Maman Bess », qui vit recluse dans une cabane en haut de la colline – vestige de son ancienne propriété ;

Tommy, un délinquant accusé de meurtre, qui veut se cacher chez cette lointaine parente ; Clement, le simple d'esprit du quartier, que tout le monde utilise, et qui fait les courses de Bess.

Bess déteste qu'on l'appelle « Maman Bess », car elle n'est plus la mère de personne. Son fils unique, Eugene, qu'elle avait tant attendu, qu'elle avait eu tant de mal à mettre au monde, n'est pas revenu de la guerre. Elle avait pourtant dansé dans les bras de son homme, lorsque la radio avait annoncé la victoire sur le Japon. Puis elle avait espéré revoir Eugene, refusant de croire au télégramme du ministère de la guerre disant qu'il ne rentrerait jamais.

Pourtant, avant, elle avait été belle et « son homme lui murmurait à l'oreille qu'elle était soie et miel ». Maintenant, elle ne se regarde même pas. Elle ne veut pas voir non plus les photos du passé. « Je crois pas aux photos. » Elle est « dure », comme le lui dit Tommy quand elle le jette dehors (en sachant qu'il ne redescendra pas dans la ville, qu'il va dormir dans le froid de la remise, avant que, finalement, elle ne le recueille et l'écoute). Dure, « comme la vie », dit-elle à Tommy. « Ya personne qui t'a prévenu ? »

John Edgar Wideman fait alterner les voix de Bess, de Clement, de Tommy, tous exilés d'eux-mêmes et de la société. Comme toujours, il demande à son lecteur un effort, celui de prendre le rythme de son langage, à la scansion du gospel, aux accents du blues. Mais dès qu'on suit sa musique, elle devient obsédante, elle dit, comme le chant, une tragédie qui n'a pas

PARTI PRIS

JOSYANE SAVIGNEAU

vraiment de fin, un monde où les jeunes Noirs s'entre-tuent – comme dans son magnifique *Massacre du bétail*.

Suffit-il d'appeler les Noirs Afro-Américains pour qu'ils rompent enfin avec un destin contraire ? Sans doute pas. Mais si, obstinément, comme le fait Wideman, quelqu'un les raconte, les décrit, les écrit, on finira peut-être par entendre. « *Un Noir qui écrit est avant tout "un écrivain noir"* », affirmait naguère Wideman. Aujourd'hui le *New York Times* dit simplement qu'il fait partie « des meilleurs auteurs américains de fiction ».

L'Amérique de Stewart O'Nan n'est pas celle de Wideman. C'est celle, en apparence triomphante, des Blancs. Mais dans ce *Pays des ténèbres* comme dans ses six autres romans traduits en français (2), O'Nan ne s'intéresse qu'à l'envers du décor, aux échecs de cette société. Les pauvres (*Des anges dans la neige*), ceux et celles qui attendent dans le couloir de la mort (*Speed Queen*), les soldats de la guerre du Vietnam (*Le Nom des morts*).

Avec *Le Pays des ténèbres*, on est dans une petite ville du Connecticut, plutôt sinistre, avec ses files de voitures devant le McDo drive-in et ses shopping centers, tous identiques. Le roman étant dédié à Ray Bradbury, on peut toutefois s'attendre à voir bouger les frontières de cette triste réalité, surtout en un jour d'Halloween.

C'est dans cette même nuit d'Halloween, l'année précédente, qu'une voiture a percuté un arbre, à vive allure. A son bord cinq jeunes gens de 17 ans. Trois sont morts. Kyle, gravement blessé ne sera plus jamais le même. Tim, lui, est sorti indemne, sans pouvoir comprendre pourquoi.

Les morts interviennent dans le récit, dialoguent, observent. Stewart

O'Nan mêle le fantastique et le réel avec un étonnant naturel, et on est pris au jeu. Danielle, la petite amie de Tim, et Toe, qui conduisait, sont des personnages au même titre que Kyle, ses parents – peut-on être vraiment heureux que Kyle ait survécu ainsi ? – et Tim, bien décidé à faire de ce jour anniversaire de l'accident le jour de sa propre mort, tant son état de « miraculé » fait de lui un présumé coupable. Comme l'étrange policier Brooks, hanté chaque jour par cette nuit d'Halloween, dont, seul, peut-être, il connaît l'insupportable vérité. ■

OÙ SE CACHER (Hiding Place)

de John Edgar Wideman.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Pierre Richard, Gallimard.
« Du monde entier », 230 p., 17,90 €.

LE PAYS DES TÉNÈBRES (The Night Country)

de Stewart O'Nan.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicolas Richard, éd. de L'Olivier, 330 p., 20 €.

(1) Tous chez Gallimard.
(2) Tous aux éd. de L'Olivier

ZOOM

INFLUENZA,
d'Alexandre Kauffmann
C'est l'histoire d'un homme à terre, atrocement lucide, conté par un jeune écrivain radieux et lucide : Alexandre Kauffmann. Alors que Paris est asséché par de mystérieuses coupures d'eau, un virus inconnu contamine les habitants. On respire mal. Le narrateur, qui appartient à cette génération encore plus précaire que désenchantée, fait le décompte de ses innocences perdues. La coupe est pleine, et il devra la boire jusqu'à la lie. D'autant que l'aigreur a pris de l'ampleur : tombé amoureux d'une rousse italienne, il l'imagine à l'œuvre « *trompant tout ce qu'elle aime, son pays, ses parents, son mari et son amant, son traîtreur chinois, son psychanalyste* ». E. G.
Ed. des Equateurs, 176 p., 16 €.

QUE VAIS-JE DEVENIR JUSQU'À CE QUE JE MEURE ?
de Robert Lalonde
« *J'étais seul chez nous comme j'étais seul au collège, entouré de mes camarades, fantôme chargé par je ne savais quel dieu méticuleux et rancunier d'arpenter ces limbes où nous existions sans vivre.* » Un gamin de 13 ans, perdu dans un collège catholique étouffant, cherche à échapper à un monde où « *tout est fini avant d'avoir commencé* ». C'est comme si Emile Nelligan ou Arthur Rimbaud avaient décidé d'évoquer leurs souvenirs d'adolescence. Comme en écho à l'un de ses premiers romans, *Le Dernier Été des Indiens*, dans une langue superbement maîtrisée, Robert Lalonde revient à la source même de son écriture. G. Me.
Seuil, 160 p., 14,50 €.

LA MÉLANCOLIE DU MALECON,
de Patrice Delbourg
En errance sur le front de mer d'une « *ville à la dérive où tout est soluble dans le rhum* », Abel Friche traîne sa solitude. Journaliste saturé du milieu parisien, il est venu à Cuba en quête du « *dur désir de durer* ». Avec son vocabulaire riche en surprises et un style joliment saccadé, Delbourg construit un récit à deux personnages, Abel et La Havane. La réussite tient au contrepoint entre la ville « *humiliée, lacérée, violée mais aussi sensuelle, jouisseuse, fataliste, flamboyante* » et un homme dont corps et esprit se délitent dans l'île « *devenue goulag du marxisme tropical* ». P.-R. L.
Le Castor astral, 218 p., 15 €.

VOUS N'ÉCRIVEZ PLUS ?
de Laurence Cossé
Que deviennent les auteurs qui, malgré leur talent, leur succès, ont renoncé à publier ? Passent-ils à « *un au-delà de l'écriture* » ? Il y a, dans le beau recueil de nouvelles de Laurence Cossé – outre une savoureuse évocation du monde de l'édition – une passionnante réflexion sur la création littéraire, à travers onze portraits d'écrivains. « *Vous n'écrivez plus ?* » La question ne semble attendre, en réponse, que la confirmation d'un échec. Alors que telle héroïne se demande, au contraire, « *comment elle trouve la force pour écrire tous les jours et surtout pourquoi* ». M. Pn
Gallimard, 208 p., 13,90 €.

LETTRES D'AMOUR EN HÉRITAGE, de Lydia Flem
Ce petit ouvrage offre en quelque sorte une suite à *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* (Seuil, 2002). Méditant sur le deuil en triant les affaires des défunts, la narratrice avait trouvé trois boîtes contenant la correspondance amoureuse de ses parents. On y plonge avec elle, habité par cette fébrilité inquiète qui accompagne la découverte de « *l'histoire d'avant* », de la matrice fondatrice. Car, écrit joliment la psychanalyste et écrivain Lydia Flem, « *notre histoire ne s'écrit pas sur une feuille blanche ; dès notre conception, nous nous trouvons saisis dans une autre histoire (...). Dans la suite des générations, notre place est désignée, nous ne sommes pas libres de nous-mêmes* ». La finesse de la réflexion, le tremblé des sentiments et la qualité de l'écriture font de cet ouvrage un objet précieux. F. L. N.
Seuil, 270 p., 15 €.

L'écrivain-dessinateur revisite la biographie de Nietzsche et s'entretient familièrement avec lui

Frédéric Pajak, l'âme éplorée

Ne parlez pas à Frédéric Pajak de construction, d'architecture compliquée. N'exigez pas de lui qu'il vous montre ses plans, vous détaille un projet littéraire dûment concerté. Et cependant entrez en toute confiance et amitié dans la demeure où il vous invite. Prenez votre temps. Révoquez l'esprit de soupçon, ne légiférez pas sur toute question touchant à notre présent. Ne craignez pas d'être simplement disponible, à l'écoute.

Car les livres de Pajak, s'ils sont rêveurs et spéculatifs, raisonneurs et désordonnés, résolument « *inactuels* » aussi, comme disait Nietzsche de lui-même, racontent bien des histoires. Des histoires vécues, douloureuses, cocasses, réinventées, vraies. Des histoires de filiation, et donc de dette à l'égard de ceux qui nous ont précédés, engendrés, nourris, enseignés. Mais s'engager à payer ses dettes ouvre le droit d'en discuter la forme ou le montant... Les artistes, les écrivains ne sont pas des êtres incontestables planant au-dessus du monde à qui des admirateurs muets s'empressent d'ouvrir un crédit illimité.

J'ENTENDS DES VOIX
de Frédéric Pajak.
Gallimard,
« *L'Arbalète* »,
220 p., 22,50 €.

« *Dans la rue on ne verra bientôt plus que des artistes et l'on aura toutes les peines du monde à y découvrir un homme* », se désolait Arthur Cravan juste avant la Grande Guerre. Pajak qui le cite a, lui, cette qualité de chercher derrière le masque de l'artiste, et même derrière ses pensées, un homme passible, faillible, lesté du poids de ses faiblesses, foudrues, préjugés et autres névroses. De cet homme, qui est un peu lui-même, il n'a pas fini d'explorer l'esprit perturbé et pittoresque.

Frédéric Pajak, fils et petit-fils de peintre, dessine autant qu'il écrit ses histoires, ses pensées et ses rêves. Et même si, parfois, les dessins semblent se détacher du texte et voler de leurs propres ailes, un rapport étroit, inexplicable et pourtant avéré, existe toujours. Un rapport qui s'établit sur la base des états d'âme de l'écrivain-dessinateur. Comme si le dessin, l'image, avait, pour



FRÉDÉRIC PAJAK

Pajak, la vertu éminente de son père, mort à 35 ans, en 1965, alors que lui-même avait 10 ans. Autre dette, égale mélancolie. A nouveau, après notamment *L'Immense Solitude* (PUF, 1999) et *Nietzsche et son père* (PUF, 2003), Frédéric Pajak a pris le philosophe de l'Éternel Retour moins comme référence et modèle que comme interlocuteur privilégié. « *J'aime bien tenir compagnie aux morts : leurs caprices m'amuse. Nietzsche prend place dans ma voiture...* » Le dialogue va ainsi s'engager entre les

photographies de sa famille, et surtout de son père, mort à 35 ans, en 1965, alors que lui-même avait 10 ans. Autre dette, égale mélancolie.

A nouveau, après notamment *L'Immense Solitude* (PUF, 1999) et *Nietzsche et son père* (PUF, 2003), Frédéric Pajak a pris le philosophe de l'Éternel Retour moins comme référence et modèle que comme interlocuteur privilégié. « *J'aime bien tenir compagnie aux morts : leurs caprices m'amuse. Nietzsche prend place dans ma voiture...* » Le dialogue va ainsi s'engager entre les

deux Frédéric, familial, audacieux et informé – Pajak connaît tous les recoins de la vie et du parcours de son compagnon de route –, à Sorrente, en 1876, avec Malwida von Meysenbourg, maternelle et protectrice, au philosophe dont Hitler avait lu quelques aphorismes, cherchant moins « *à apprendre ou à s'étonner* » qu'à trouver « *en diagonale de quoi aggraver ses préjugés* ». Il constate avec pertinence : « *Le portrait que [Nietzsche] fait de lui-même est l'exact contraire de sa personne, de ses sentiments.* » Ainsi, il peut mettre cette parole dans la bouche de l'auteur de *Zarathoustra* : « *C'est l'ignorance qui guide nos vies, et c'est la littérature de cette ignorance qui donne un peu de sens au terrible non-sens de la vie.* »

A cette littérature de l'ignorance, du tremblement d'être, du malaise, Frédéric Pajak, selon une formule qui n'appartient qu'à lui, donne, livre après livre, ses plus belles lettres de noblesse. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

Publication annuelle conforme à l'esprit littéraire et graphique de son rédacteur en chef, Frédéric Pajak, les *Cahiers dessinés* proposent, en même temps qu'un septième numéro (qui s'ouvre sur Claire Bretécher), un superbe *Alechinsky*, qui s'attache à la collaboration, vieille de quarante ans, entre l'artiste et Peter Bransen, dans le domaine de la lithographie. (Buchet-Chastel, deux volumes, 29,50 € chacun).

Deux histoires de fuite et d'errance d'Arno Bertina

Le style pour boussole

ANIMA MOTRIX
d'Arno Bertina

Verticales, 412 p., 21 €.

J'AI APPRIS À NE PAS RIRE DU DÉMON
d'Arno Bertina

Naïve, 152 p., 12 €.

Depuis *Le Dehors* ou *la Migration des truites* (Actes Sud), *Appoggio* et *La Déconfite gigantesque du sérieux* (Lignes), Arno Bertina est repéré et pourtant ses textes s'attachent à brouiller les pistes ; comme s'il écrivait pour échapper à soi-même, s'oublier, se perdre et ainsi, voir la réalité en mouvement. En somme, il écrit pour voir. C'est un chercheur. Il met en jeu la fiction. Son instrument ? Le style, qui est sa boussole quand son personnage est déboussolé. Dans *Anima Motrix* (âme moteur), justement, un homme fuit, passe la frontière franco-italienne avec, ficelé dans le coffre de sa voiture, un Pakistanais. Le mythe d'Actéon est convoqué, mais qui sont les chiens qui veulent dévorer cet homme et pourquoi fuit-il ? Et, surtout, a-t-il de vraies raisons de fuir ? S'agit-il d'un délire ? « *J'étais sur la route celui qui se laissait déjà aller à ce qu'il voyait, sans ralentir vraiment (poursuivi) si bien que je voyais trop (c'était des signes paniques mais désactivés).* » Il est dévoré par ses obsessions. Des fantômes le hantent. Il voyage pour s'ouvrir au monde, car « *voyager travaille au corps la folie* ».

Il rencontre bientôt un Chinois qui vit en ermite. Sa cavale, dont les motifs semblaient apparaître (illusion), se poursuit dans la forêt. Là, il chute, son corps se

transforme, les médecines du Chinois ne pourront rien contre cette mutation qui semble inéluctable. Ce que Bertina veut observer, c'est le mouvement, l'agitation de l'âme de son personnage, ses émotions, ses désirs. Cette observation n'est pas absente du second roman de Bertina, *J'ai appris à ne pas rire du démon*. On pourrait même ajouter qu'elle est connexe. En effet, s'il s'intéresse à la vie du chanteur country Johnny Cash, c'est en pointant la fragilité d'une âme rongée par la culpabilité, d'un corps pourtant robuste mais abusé par les amphétamines : « *Si le corps est un cheval, l'âme, elle, voyage à un autre rythme.* »

Trois hommes expliquent leur rencontre avec Cash : le premier est vendeur de bibles, le deuxième est flic, le troisième producteur de rap. Cash, si l'on y regarde de près, n'est pas si éloigné du personnage d'*Anima Motrix* : il est lui aussi poursuivi par un chien noir, le « *black dog* » des pilules, et il lui arrive de partir au volant de son camping-car, « *s'enfonçant dans le désert, passant ainsi plusieurs jours seul, à délirer probablement, parlant à toutes les voix qu'il devait entendre* ». Avec ce roman biographique, Bertina dresse le portrait d'un Américain et celui d'une Amérique violente : Faulkner est là, en surplomb. Ce qui compte, pour ce romancier singulier dont il est urgent de ne pas perdre la trace, c'est moins de juger que de « *vider le sac à visions* ». ■

VINCENT ROY

Signalons aussi *Anastyllose, fable archéologique en deux actes et un aparté* d'Arno Bertina, Bastien Gallet, Ludovic Michaux et Yoan de Roeck (éd. Fages et Académie de France à Rome, 180 p., 45 €).

Le roman implacable et émouvant de deux médecins

Angoisse de la survie

LE SYNDROME DE LAZARE
de Michel Canesi et Jamil Rahmani.

Ed. du Rocher, 264 p., 18 €.

Aux premiers jours du siècle, Diane épouse à Sainte-Clotilde Hubert. Qu'elle quittera deux mois plus tard. Parce qu'elle choisit la vie contre la mort. Pourtant ce n'est pas elle qu'on s'attend à voir déchirée par le syndrome de Lazare. Ce terrible dilemme de celui qui s'est fait à l'idée de sa disparition, condamné par la Faculté, impuissante à le maintenir en vie, et brusquement promis à la résurrection, lorsque de nouveaux traitements corrigent la donne, ce devait être le lot des personnages masculins de cet implacable roman, qu'ont coécrit deux médecins, l'un dermatologue, l'autre anesthésiste, qui ont vécu la décennie 1990 comme une sorte d'enfer ordinaire, avec la propagation du sida, puis l'arrivée des trithérapies qui fit des condamnés des rescapés, culpabilisés par la possibilité de leur survie même.

Désespoir du renoncement

Dix ans avant ses noces conventionnelles, Diane, jeune et séduisante critique d'art, a fait la connaissance de Peter Kempf, un styliste élégant et jouisseur, doué pour le bonheur, qu'il répand avec une malice désinvolte, et dont elle s'accommode de la bisexualité jusqu'au jour où il s'éprend d'un bel écrivain romain, Fabio. Elle rompt en mai 1997. Et se voit soudain confrontée, trois ans plus tard, aux feux mal éteints de sa passion. Moins quand elle vient demander à Peter de divorcer – Hubert promet une vie sans surprise, comme un antidote inespéré – que lorsqu'elle retourne rue

du Bac, dans ce qui fut leur domicile conjugal, vider les lieux, après le décès de son premier époux, dont elle a accompagné le départ, qu'il a voulu fêter comme une ultime réception avec tous ses proches. Ceux qui restent du moins.

Au fil de la lecture des quarante et un feuillets qu'il lui a adressés et qui l'attendaient, telle une bombe à retardement, pour qu'elle le porte en lui par-delà la mort, Diane se redécouvre éprise, blessée, piégée par son orgueil, déchirée par ses sentiments. Et la ronde des amants qui assure la sinistre chaîne de la contamination ne lui fait soudain plus horreur. Puisqu'elle va s'éprendre de Gabriel, un médecin épuisé par la misère de l'Afrique qu'il ne parvient pas à combattre, partagé entre la foi de la croisade et le désespoir du renoncement.

En ombre portée – mais pouvait-il en être autrement ? –, la palette du Caravage, peintre sulfureux s'il en est, qui sut peindre son âme, charnelle et tourmentée, en inventant le clair-obscur. Les toiles de l'artiste ont cette tension radicale entre le sublime et le trivial, le transcendant et le contingent, et inventent l'improbable équilibre entre des pôles incompatibles. Comme Lazare partagé entre la vie qui l'a fui et la mort qu'on lui refuse, les personnages de Michel Canesi et Jamil Rahmani restent en suspens, maîtres de leur destin sinon de leur survie.

Conçue pour le théâtre, adaptée au cinéma à la demande d'André Téchiné, l'œuvre prend finalement la forme d'un roman. Un premier roman nourri à parité d'une pratique médicale qui fait son implacable crudité et de l'émotion brutale qu'elle offre à jamais le Caravage. Entre hommes de l'art résolument. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Sur un tempo vertigineux, la présence essentielle de Franck Venaille

Une lumière terrible

Un nouveau livre de Franck Venaille (né à Paris en 1936) ne peut être ouvert qu'en état d'alerte, avec cet effroi du corps qui sait qu'il va franchir un seuil inconnu, et qu'une telle effraction ne le laissera plus en repos. À l'évidence, et en conscience, la poésie n'est jamais ici un exercice de confort, mais une blessure faite au silence, à la mémoire et à la mort.

Il n'y a cependant pas plus à hésiter ou à suspendre le premier pas que face aux grandes œuvres des mystiques, des explorateurs de ténèbres, des aventuriers de l'être qui portent, par-delà le bien et le mal, l'espoir et le désespoir, le bonheur et le malheur, une lumière terrible, parfois de révélation sombre, dramatique, torturante, parfois de dévoilement ironique et sauvage.

CHAOS
de Franck Venaille.

Mercurie
de France,
184 p., 14 €.

Comme dans une adresse continue, cet « homme en guerre » poursuit une traque commencée il y a plus de quarante ans après l'épreuve irrémédiable de la guerre d'Algérie ; une traque violente qui détruit autant qu'elle révèle, qui éclaire les secrets les plus troubles, casse net les aveux, repart à l'attaque de soi en ne cessant de conjuguer lucidité, grandeur et autodérision.

« Me voici, frère de la mélancolie des corbeaux Comme eux c'est noir/À l'intérieur de moi, mais si aux écoliers je donne le frisson, à tous ceux/Qui me jettent des pierres, c'est que je représente leurs désirs & instincts/Refoulés : porter la robe pourpre de notable caressant le christ cassé. »

Comme dans une adresse continue, cet « homme en guerre » poursuit une traque commencée il y a plus de quarante ans après l'épreuve irrémédiable de la guerre d'Algérie ; une traque violente qui détruit autant qu'elle révèle, qui éclaire les secrets les plus troubles, casse net les aveux, repart à l'attaque de soi en ne cessant de conjuguer lucidité, grandeur et autodérision.

Et cela sur un rythme qui fait à la fois sens et musique, au point que le poème se donne comme une partition tout en brisures, étirements, reprises de lignes mélodiques, suspens. L'écriture de Franck Venaille ne ressemble visiblement à aucune autre, son tempo, mot à mot voire lettre à lettre, impose un phrasé toujours sur le souffle, en quête de syncope, d'appel, de vertige.

« MUET/compagnon/des/silencieux./Je/me tiens dans l'arbre de vie où toutes les branches/entre elles, communi-quent./Avec l'envie de m'exprimer, d'être léger./Ces mots, à la main attrapés & que j'expose en cage//MUET/compagnon/de ceux-là qui se taisent/et d'un seul clignement des yeux redemandent une pinte/de silence./Ainsi je monte la garde./Pourtant je suis dans le bruit & la fureur des pages du Livre/consacré entièrement aux sept faces - dévoilées - de l'amour./Là où tous les mots sauvages, les incendiaires/avaleurs de pétrole, tous, figurent./Pour y cracher leurs flammes/vers les hommes./Étonnamment./Afin qu'ils brûlent. »

La plus tenace exigence

Ce Chaos, s'il témoigne d'une très singulière mise en abîme, n'interdit pas les adresses, les injonctions, les retours sur fourvolements et illusions idéologiques. La séquence intitulée *Homme pour homme*, qui prend nommément Bertolt Brecht pour cible, propose une déambulation burlesque qui fait de l'égarement une boussole, de la férocité parodique un antidote et de la nostalgie une manière d'en finir avec les espérances trahies.

Composé sur un mode polyphonique, ce texte si personnel, qui multiplie souvenirs, détours et notations incongrues, s'impose pourtant comme le requiem d'une génération flouée. La visée d'ensemble du livre s'en trouve amplifiée, dévoilant la trame tragique, et quelque peu commune, de destins individuels et d'engouements collectifs.

« Au fond, mon vieux, dis-je à Bertolt Brecht, ce que je n'admets pas c'est d'avoir vu des ouvriers ivres, tôt le matin & cela à quelques pas de votre loge du Berliner Ensemble. Vous y aviez votre trône, eux, leur ardoise. pourquoi croyez-vous que je sois devenu communiste ? Pour être témoin de cela ? Pour l'accepter ? Mais quel homme serais-je donc ? »

La réponse est là, à portée de voix murmurée, de cri étouffé, de sursaut inouï : l'homme-Venaille, fragile et irréductible, d'une dignité bouleversante face à sa douleur et à la douleur du monde, est le poète de la plus tenace exigence, de la parole la plus intense. Un poète de la présence essentielle, et fraternelle. Un poète unique. Un poète qui, depuis les rives « où l'on meurt autrement », offre à tous un noble et cinglant viatique. ■

ANDRÉ VELTER



CHRISTELLE ENAULT

L'art de la vue de Gilles Ortlieb

L'hiver grec

NOËL À ITHAQUE
de Gilles Ortlieb.

Ed. Le temps qu'il fait, 80 p., 13 €.

À EUX-MÊMES INCONNUS
Photographies de Jean-François Bonhomme.

Texte de Gilles Ortlieb.
Ed. Le temps qu'il fait, 112 p., 35 €.

Arpenteur de territoires, poète et prosateur, lecteur de Réda et de Calet, Gilles Ortlieb, né en 1953, a publié récemment les notes de *Carnets de ronde*, les poèmes ferroviaires de *Meuse Métal*, etc. et une remarquable évocation de Baudelaire à Bruxelles, *Au grand miroir* (Gallimard, 2005). *Noël à Ithaque* est placé sous le signe de Constantin Cavafy, qu'il a naguère traduit.

Cavafy dont Ortlieb notait, dans *Sept petites études* (2002), une phrase qu'il pourrait faire sienne : « A la magie du verbe, je préfère celle de la vue. » Dans ce carnet de neuf jours de décembre à Ithaque, la précision de l'expression ajuste le regard, qui recense les détails du quotidien - les grappes séchées sur les treilles, les arrières-cours encombrées de carcasses de vélos. Pour l'étranger de passage, « une île est une façon et une leçon d'équilibre ». L'enseignement du lavoir évoque le souvenir de Nausicaa, et de passages de *L'Odyssée*. Et les heures de marche, passées à rêver sur des noms de lieux, ravivent l'émerveillement ancien : « L'apprentissage de la langue obligeait ainsi à une forme d'innocence devant les

choses et le nom qui doit leur être donné. »

Dans *A eux-mêmes inconnus*, Gilles Ortlieb accompagne les beaux portraits photographiques de Jean-François Bonhomme, qui a publié de nombreux ouvrages en collaboration avec des écrivains - Butor, Derrida, Charles Juliet, Bernard Noël. Dans la préface à ce livre, qui regroupe des photographies de poètes, de philosophes et de peintres, l'éditeur Georges Monti commente le titre : « Inconnu à moi-même », aurait écrit Valéry en légende de son propre portrait, se souvenant d'une formule de Baudelaire, reprise également par Sciascia.

Ortlieb souligne l'agencement qui regroupe ces portraits au gré des amitiés (Tardieu et Bazaine, du Bouchet et Chillida, Klossowski et Leyris, Vieira da Silva et Frénaud). Ou des coïncidences (Beckett au Père-Lachaise lors des obsèques de Roger Blin, Bonnefoy avant une lecture sur Zao Wou-ki, qui fait lui-même face à Michaux). Plus improbable, la symétrie pensive qui rapproche le peintre Rouan et une marchande de laine dans un marché d'Athènes.

« La scène aurait aussi bien pu être prise sur un marché de Naples, d'Erevan ou de Smolensk, commente Ortlieb. Mais le fait que la Grèce ne soit pas immédiatement reconnaissable ne fait, après tout, que témoigner de la familiarité de la relation que le photographe entretient avec ce pays. La femme de laine - jusqu'à son chignon qui fait pelote - n'est pas moins songeuse, préoccupée, abîmée dans son théâtre intime que le peintre devant la toile en cours. » ■

MONIQUE PETILLON

Charles Juliet, dans les voies poétiques de l'expérience intérieure

Les formes du dépouillement

Charles Juliet notait un jour que l'aventure intérieure dans laquelle il était engagé ne pouvait pas se donner à elle-même un terme. Et que même, à mesure qu'il avançait, l'objet de la quête s'éloignait, de sorte qu'il devait apprendre à en accepter la définitive inaccessibilité. Son *Journal* - quatre volumes publiés à ce jour -, ses récits autobiographiques, dont *L'Année de l'éveil*, qui connut un grand succès en 1989, et *Lambeaux* (1995) témoignent à la fois de cette recherche et de ce savoir (1). Paradoxalement peut-être, cet apprentissage du renoncement n'a pas empêché l'écrivain, qui est âgé de 72 ans, d'atteindre une certaine sérénité et de se tenir, comme il le dit dans son *Journal*, « face à l'impensé ». Lui donnant même « forme et consistance ». Tenant en respect ses démons les plus obscurs, il peut avancer encore dans ce travail de connaissance, loin des « existences/verrouillées/acharnées à arracher/ce qui grondait dans le sang... ».

La poésie demeure l'espace premier et nécessaire de cette tâche que Juliet accomplit avec une dignité exemplaire. *L'Opulence de la nuit*, qui regroupe une douzaine de brefs cycles de poèmes dont les tonalités varient et se font écho, le démontre. Ce qui est remarquable, c'est moins l'éclat ou la bravoure, le panache - même noir - et les envolées lyriques que la lente et minutieuse prise de conscience dont chaque page est le signe. « Sans ces mots/que j'ai taillés/que serais-je/devenu// comment/ aurais-je/pu ne pas/somber. » La nudité garantit, ici, la vérité du propos.

ZOOM



FIGURE ROSE, d'Emmanuel Moses
Souplesse et diversité des formes poétiques - du court poème, vignette ou esquisse, à la prose - se conjuguent ici à l'acuité du regard. Chaque poème est le reflet d'une réalité vue ou éprouvée. La voix reste juste et débarrassée de toute emphase. Rien ne pèse, mais rien n'est non plus jamais anodin. Derrière l'apparente aisance de l'expression, derrière l'ironie ou le prosaïsme, la gravité ou même parfois la terreur se font jour. « M. Néant » n'est jamais loin... « Ne croyez pas que le destin soit plus que l'épaisseur de l'enfance », a écrit Rilke, cité par l'auteur en épigraphe.

Emmanuel Moses, qui est né en 1959 et a obtenu naguère le prix Max-Jacob, est aussi romancier ; il vient de publier, chez Stock, *Les Tabor* (450 p., 20 €). P. K.
Flammarion, 130 p., 16 €.

COMME SI QUELQUE, de Martin Rueff

Martin Rueff (né en 1968), qui enseigne littérature et philosophie à Paris et à Bologne, a publié en 2005 une remarquable anthologie, *Trente ans de poésie italienne 1975-2005*, en deux livraisons de la revue *Poésie*. Après *Lapidaire adolescent* (2001), *Comme si quelque* est son deuxième ouvrage paru aux éditions Comp'Act. Plus qu'un recueil, c'est un « livre de poésie », volumineux mais fermement composé. Des cycles de poèmes évoquent l'amour, la mort, l'enfance, le mythe d'Icare et celui d'Orphée, la traduction - quelques poèmes sont écrits en italien. Mais le lyrisme aujourd'hui ne peut être qu'un « chant coupé », surgi dans l'écart. Trois ensembles de notations, « Les pleins et les déliés », interrogent l'expérience poétique : « Si tu plains, que ce soit avec des instruments déliés ; si tu déliés, que ce soit en plain-chant. » M. Pn
Editions Comp'Act, 328 p., 23 €.

LA FAIM DES OMBRES, de Jean-Baptiste Para

Traducteur et critique, rédacteur en chef adjoint de la revue *Europe*, Jean-Baptiste Para est l'auteur de plusieurs recueils, depuis *Arcanes de l'ermite et du monde* (Temps actuels, 1985). Le prix Guillaume-Apollinaire vient de distinguer son dernier ouvrage, placé sous l'égide du *Purgatoire* de Dante : une poésie tendue entre le proche et l'immensément lointain, nourrie par une mémoire historique et mythique, qui pourtant n'exclut pas les accents familiers : « Le poème s'apprend/à plat ventre dans les orties./Je sais que je dois étouffer ma voix ». Mais rares sont les recueils qui, animés par une vaste curiosité, entraînent aussi loin dans l'espace et le temps. M. Pn
Ed. Obsidiane, 120 p., 14 €.

DONT, BOUGE, de Christian Hubin

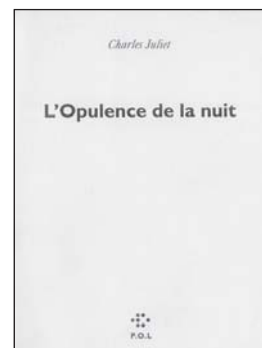
Dans la lignée de Du Bouchet, Christian Hubin ne laisse subsister que de rares mots dans son poème. Mais rien n'est gratuit dans ces pages d'une densité frémissante où la grammaire est réduite à une épure, où l'abstraction du langage prend corps. Un « là » s'établit mystérieusement, devient visible, vibre et vit. P. K.
Ed. José Corti, 94 p., 13 €.

PRÉVISION DE PASSAGE D'UN DIX-CORS AU LIEU-DIT GOULET DU MAQUIS, de Pascal Commère

A l'exact opposé de Hubin, Pascal Commère enfourche la monture incontrôlable de la fable truculente, du désordre (bien réfléchi) des mots et de la syntaxe. Le poème semble devenu fou de trop de liberté. Quant au poète, il tente de suivre le mouvement qu'il a lui-même imprimé à son écriture. La scène est à la campagne : « Puisque si près de rien, toute vie à genoux pour la roue d'une volaille enchantée d'un gui neuf au chevet du rat. » Ce livre procure un vrai bonheur. Un éveil. P. K.
Ed. Obsidiane, 116 p., 13 €.

ANNE-MARIE ALBIACH, L'EXACT RÉEL, de Jean Daive

Dans la poésie contemporaine, la voix d'Anne-Marie Albiach est l'une des plus exigeantes. Jean Daive a rassemblé une série d'entretiens réalisés avec elle, notamment pour France-Culture, entre juin 1978 et janvier 2003. P. K.
Ed. Eric Pesty, 10, rue des Mauvestis, Marseille 2^e, 114 p., 14 €.



L'OPULENCE DE LA NUIT
de Charles Juliet.

POL, 160p., 16 €.

s'oppose pas à « l'âme vacante » de l'auteur d'*Hypérion* chez lequel « ne subsiste plus/que le désir de la vie/la plus haute », « submergé/par un amour/sans raison ». Certes, le haut génie poétique d'Hölderlin réclame d'autres paroles et analyses. Mais invoquer cet « amour sans raison » ou parler de « la calme ivresse/de la surabondance », c'est déjà se placer au bon niveau de lecture et entendre, dans sa tonalité la plus bouleversante, la voix brisée du poète allemand.

Les deux derniers chapitres du livre de Juliet ont pour titres : « Images d'enfance » et « Vers l'oasis ». Les poèmes sont plus longs, leur lyrisme est moins retenu. Une certaine sensualité se manifeste, presque printanière. Comme dans ce poème où Juliet s'étonne, devant un sombre monastère espagnol, du refus de la chair et de ces générations « d'hommes/affamés assoiffés/qui ont dépéri là/loin de la femme/et de sa chair bienfaisante... ». Accents rares chez un poète qui connaît tous les visages de l'angoisse et de la difficulté d'être... ■

P. K.

(1) Tous les livres cités sont édités chez POL.



Karen Blixen dans sa ferme africaine.

MUSÉE KAREN BLIXEN ET BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE COPENHAGUE

Karen Blixen African Queen

La collection « Quarto » publie les textes que l'écrivain danois consacra à ses années africaines

J'ai possédé une ferme en Afrique, au pied du Ngong. » Cette phrase, la première du livre le plus célèbre de Karen Blixen, *La Ferme africaine*, fait partie de ces premières phrases immortelles à quoi se résume bien souvent la connaissance que l'on a d'un écrivain. Elle incarne le malentendu qui a réduit l'un des plus grands écrivains du XX^e siècle à un personnage hollywoodien, celui de la baronne excentrique, pleurant – sans larmes et avec vaillance – ses plantations de café perdues, ses serviteurs fidèles et son amour défunt, le chasseur de fauves et grand aviateur Denys Finch Hatton. Meryl Streep

a supplanté Isak Dinesen, le nom de plume de l'écrivain danois.

Les mille pages du beau livre intitulé *Afrique* qui paraît aujourd'hui dans la collection « Quarto » des éditions Gallimard sont l'occasion de lire vraiment celle qui ne cessa de réfléchir sur le destin, l'orgueil, la liberté, la beauté, la manière de rester digne. De lire celle qui, comme l'a dit Hannah Arendt, savait mieux que personne l'art de conter, qui est l'art de transmettre le sens sans le définir.

Evidemment, Karen Blixen y mit du sien. Non contente d'avoir plusieurs noms, Tanne et Karen, Tatiana et Titania, et même Isak, « celui qui rit »,

elle eut plusieurs vies, plusieurs silhouettes, plusieurs visages, presque impossibles à superposer. Elle était Schéhérazade et baronne, chasseuse de lions, amoureuse d'une somptueuse pivoine blanche, énorme et unique, qu'elle avait eu le tort de cueillir, peintre en salopette sale, cuisinière passionnée. Reine du brouillage des pistes, animal sauvage aux immenses yeux noirs, errante définitive aux airs de sorcière des bois, elle ne se laissait pas facilement approcher, et résistait aux clichés en les endossant tous, avec une aristocratique indifférence.

AFRIQUE de Karen Blixen.

Traduit du danois par Alain Gnaedig, préface de Martine Bacherich. Gallimard, « Quarto ». 1136 p., 25 €.

A 25 ans, intrépide et le regard fixé sur les lointains, elle disait : « *Vivere non est necesse, navigare est necesse.* » Puis elle déclara, consciente des risques qu'elle avait pris : « *Je répondray.* » Et enfin, revenue de Ngong, le corps brisé et l'âme anéantie, elle osa en rire : « *Dieu aime les plaisanteries.* » Trois épigraphes pour trois moments de l'histoire comme elle aimait à le penser.

Elle était la fille adorée d'un père aux tendances anarchistes, qui avait participé à la Commune de Paris, fraternisé avec des tribus Sioux et Pawnees, chassé le daim la nuit, avec eux. William Dinesen, écologiste farouche, se pendit quand elle avait dix ans. Ingeborg Dinesen, la mère, une suffragette férue d'éducation et de littérature, éleva seule ses cinq enfants.

Karen Dinesen ne supportait pas la pesante vie familiale, elle dessinait, regardait par la fenêtre, et

lisait sans cesse, Dumas et Nietzsche, Homère, Byron et Shakespeare – son préféré, pour *La Tempête* et *Comme il vous plaira*. Elle lisait inlassablement la Bible, et parfois Kierkegaard, dont elle louait la probité. Elle publia ses premiers textes à 22 ans, en 1907. Ils n'intéressèrent personne, elle renonça, et n'y revint qu'à 50 ans passés. Entre temps, il y avait eu l'Afrique.

Elle débarqua à Mombasa (Kenya) le 14 janvier 1914, et épousa le baron Bror Blixen, le jumeau de son premier amour. Elle apprit quelques semaines plus tard qu'il lui avait transmis la syphilis.

Afrique rassemble donc les textes que la désormais baronne Blixen a consacrés aux dix-sept années passées dans les montagnes de Ngong. *La Ferme africaine*, les *Lettres d'Afrique* envoyées à sa mère et à son frère Thomas, et *Ombres sur la prairie*, qui vient ajouter aux portraits écrits à la fin des années 1930 celui de Farah Aden, le complice et le bras droit, l'allié et le différent, celui qu'elle nomme « *grand prêtre à l'équité indéfectible et à la voix gutturale, douce et moqueuse* ». C'est un texte essentiel. On y trouve un mélange exaltant et unique de description lyrique des paysages et des êtres, des ciels inouïs, une réflexion inlassable, un humour cinglant, et tellement d'histoires. Et puis elle classe les choses de la vie. « *Nous faisons la différence entre la respectabilité et la distinction et classons nos amis et connaissances, humains, ou animaux, sous l'une ou l'autre de ces rubriques.* »

Du côté des gnous et des lions

Pour Karen Blixen, les animaux domestiques sont respectables – les chiens innombrables, les vaches fragiles, les moutons, dont la ferme fourmille – mais les animaux sauvages sont en relation directe avec Dieu. Elle écrit des pages bouleversantes sur deux girafes dont la petite tête gracieuse dépasse d'une caisse dans laquelle on les expédie à Hambourg. Elle sait qu'elle est du côté des flamants roses et des antilopes, du côté des gnous et des lions, même si cela lui coûte le respect et la considération des hommes d'affaires, des colons et des administrateurs, et même si les forces en présence sont par trop inégales. Elle est du côté des cigognes qui relient Rungstedlund à Mombasa, ces cigognes héroïnes de son conte préféré, une fable ironique et profonde sur les figures du destin.

Ses alliés, ce sont les exilés et les saltimbanques, les solitaires chevaleresques comme Berkeley Cole, un gentleman de l'époque des Stuart, aussi silencieux qu'un chat. Ou comme Denys Finch Hatton, qui lui apprit le latin et le safari, l'aima à sa manière, l'écouta raconter les histoires, mourut en vol. On vit bientôt, dit Karen Blixen, des lions sur sa tombe, formant ainsi pour lui un monument africain. Et je songeai, écrit-elle, que Nelson, à Trafalgar Square, n'avait droit qu'à des lions en pierre.

La Ferme africaine est faite de cinq morceaux, cinq piliers de la sagesse, le premier s'intitule *Kamante et Lullu*. Kamante est le cuisinier inoubliable, le grand chef plein de sagesse, le Kikuyu boiteux. A Kamante et à sa technique pour faire la soupe, l'on doit la définition de la littérature selon Karen Blixen : comme lui, d'une histoire, elle faisait une essence, de l'essence elle faisait un élixir, et avec l'élixir, elle se mettait à composer l'histoire. On n'en finirait pas de méditer cette prodigieuse définition.

Quant à Lullu, c'est une antilope libre et impeccable. ■

GENEVÈVE BRISAC

Une collection de « fantasy » spécialisée pour la jeunesse Pour amateurs d'épique

Le succès d'œuvres de « fantasy » comme *Le Seigneur des Anneaux* ou *Harry Potter* ne pouvait que conduire à la création d'une collection spécialisée pour la jeunesse. C'est désormais chose faite avec le lancement au Livre de poche jeunesse de la collection « Fantasy » à la présentation très réussie.

La directrice éditoriale a puisé l'essentiel de la première volée de titres parus dans le catalogue des éditions Bragelonne et dans la veine centrale du genre, la fantasy épique (et non la « high fantasy » : ce terme a été détourné en France de son véritable sens). On y trouve donc le début du cycle de « Shannara » de Terry Brooks et celui des « Chroniques de Krondor » de Raymond E. Feist, mais aussi deux volumes du cycle de « La Moira » de l'auteur français Henri Loevenbruck, qui a révisé son texte pour l'occasion. On y trouve aussi la réédition d'une des œuvres majeures de la fantasy jeunesse, « L'histoire de Merle », de l'écrivain allemand Kai Meyer dont

nous avons eu l'occasion de souligner en ces pages la grande qualité et la puissante originalité : *La Reine des eaux*, son premier tome, nous entraîne dans une Venise proprement magique où volent des lions de pierre et qui est assiégée par les armées de momies-soldats du pharaon Aménophis...

On y trouve enfin un inédit traduit de l'anglais, *Maître Ninja* de Benedict Jacka, d'inspiration très différente : l'intrigue se déroule à l'époque contemporaine en Grande-Bretagne et met en scène des adolescents qui suivent une formation dans une école secrète de ninjutsu, l'art martial des ninjas (chaque volume : entre 6,20 euros et 7,50 euros selon pagination).

Un choix très ouvert

Le Livre de poche jeunesse annonce également pour 2007 une prochaine déclinaison prometteuse vouée à la science-fiction qui débutera avec une anthologie d'Alain Grousset, *Les Archives du futur*, et se continuera avec des cycles de Daniel le Martinigol (*Sondeurs des*

sables) et Jean-Marc Ligny (*Les Guerriers du réel*).

Parallèlement à la collection « Fantasy », Hachette jeunesse publie un autre ouvrage du genre, *Le Réveil des dieux* de Fabrice Colin (312 p., 12 €). Dans ce roman aussi, l'inspiration est extrême-orientale, puisque l'histoire se déroule au Japon, mais dans un Japon imaginaire qui, en 1888, est une colonie britannique. Un jeune garçon, Errol, se voit confier par la divinité tutélaire de Tokyo une rude mission : sauver la ville de l'anéantissement en luttant contre un redoutable mage et sa clique, la Ligue des vents noirs. A ce schéma manichéen classique mais développé de façon originale, Fabrice Colin a superposé une intrigue familiale émouvante qui confère au roman une dimension supplémentaire.

Le jeune lecteur amateur d'imaginaire se retrouve là devant un choix très ouvert : entre des romans de fantasy efficaces mais convenus et des œuvres plus singulières et littérairement plus accomplies. ■

JACQUES BAUDOU

L'œuvre de Khalil Gibran publiée en « Bouquins » La face cachée du « Prophète »

ŒUVRE COMPLÈTE de Khalil Gibran.

Traduit de l'arabe par Jean-Pierre Dahdah et de l'anglais par plusieurs traducteurs, éd. Robert Laffont, « Bouquins », 992 p., 30 €.

Connu comme l'auteur du *Prophète*, publié en 1923 aux Etats-Unis chez Knopf, traduit en plus de quarante langues, Khalil Gibran, né au Liban dans le village de Bécharé le 6 janvier 1883, mort à Boston le 10 avril 1931, a laissé aussi une œuvre picturale exposée dans son musée qui domine le Liban nord. Le garçon qui griffonnait des dessins avec des bouts de charbon sur les murs de sa maison deviendra un peintre reconnu à New York et à Boston où sa mère, ses deux sœurs et son frère avaient émigré, vivant dans un quartier misérable qui sera fatal à la petite sœur puis au frère, fauchés par la tuberculose.

Gibran aurait peut-être connu le même sort si Mary Haskell, son amie et amante, ne l'avait pris sous sa protection, guidé dans le

milieu artistique et littéraire avant de lui payer des études d'art à Paris. Revenu aux Etats-Unis, il sera célébré par la société bostonienne, férue d'exotisme et de spiritualité. Sa légende établie, nous n'aurions pas découvert sa face secrète sans le journal de Mary Haskell qui fut sa première lectrice et son guide lors de l'écriture du *Prophète*, sans cesse réécrit pendant que sa santé se détériorait.

Dans cette édition, un « dictionnaire raisonné », d'Alexandre Najjar, auteur d'une biographie de Gibran (en poche, J'ai Lu) éclaire « une existence étrange, plus méditative qu'active, hantée par l'idée de la purification intérieure et dont les événements s'enchaînent pour imaginer ce livre resté unique, *Le Prophète* », traduit ici de l'anglais par le poète Salah Stétié.

La Bible et Shakespeare

« *Le petit prince oriental s'est glissé dans la peau d'un messie* », précise, dans sa présentation, Daniel Rondeau. Et, pour le grand poète arabe Adonis, Gibran est « *un astre qui tourne hors de l'orbite de l'autre soleil qu'est la littérature, dans son acception universelle* ».

Ecrivain doublé d'un révolutionnaire, lecteur de la Bible et de Shakespeare, Gibran parle comme un soufi, un chrétien chérissant l'islam, se voulant un pont entre les religions, entre l'Orient et l'Occident.

C'est loin du Liban que Gibran a découvert sa passion pour son pays et sa haine pour l'occupant ottoman, les notables, les exploités qu'il n'a cessé de fustiger dans les clubs littéraires dont il faisait partie avec d'autres intellectuels arabes de l'époque ayant fui la dictature de la Sublime Porte pour se regrouper entre Boston et New York. L'idéologie du mouvement de libération des lettres arabes, on la doit à cette poignée d'hommes, historiens, philosophes, poètes.

Et on peut lire enfin la totalité de l'œuvre de Gibran, grâce à ce « Bouquin », soixante-quinze ans après sa mort et le retour de son corps dans son village natal où il fut inhumé, à sa demande, dans l'anfractuosité d'un rocher qui domine la vallée de la Kadisha, où coule un fleuve glacial en toute saison. ■

VÉNUS KHOURY-GHATA

Après le catalogue raisonné de son œuvre, deux nouveaux ouvrages sont consacrés à Jeff Wall

Photographe de la vie moderne

JEFF WALL
de Jean-François Chevrier.

Ed. Hazan, 440 p., 300 photos, 55 €.

JEFF WALL
d'Arielle Pelenc, Thierry de Duve,
Boris Groys, Jean-François Chevrier.

Traduit de l'anglais par Marianne
Bouvier et Richard Crevier, Phaidon,
212 p., 160 photos, 39,95 €.

Plus de trois ouvrages lourds consacrés au photographe canadien Jeff Wall sont sortis en dix-huit mois. Il y a eu, au printemps 2005, son monumental catalogue raisonné (Schaulager/Steidl). Deux autres livres arrivent sous un titre sans fioritures : *Jeff Wall*. Et un quatrième ouvrage accompagnera en février son exposition au Musée d'art moderne de New York...

Comment expliquer une telle moisson ? Réponse simple : cet artiste de 60 ans est l'un des plus réputés au monde, les musées et les collectionneurs se l'arrachent – certaines œuvres dépassent 400 000 dollars. Allons plus loin. Les images de cet ancien professeur d'université et spécialiste de l'art du XIX^e siècle sont attractives au premier regard mais révèlent, si on s'y attarde, un paquet de références et d'énigmes propres à stimuler le commentateur.

Prenons sa première œuvre, *The Destroyed Room* (1978), que nous reproduisons ici : il s'agit d'une chambre minutieusement détruite et donc construite par Wall lui-même. C'est un « tableau » de 2,30 m de large qui attire par son contraste entre violence et douceur, par la luminosité du rouge et les objets féminins sacrifiés. Les livres nous apprennent que cette image a été réalisée en référence à *La Mort de Sardanapale* (1827), le tableau de Delacroix. On apprend ensuite que Wall a présenté l'image en diapositive dans un caisson lumineux, support qui va devenir dominant dans son œuvre. On apprend enfin que cette photo, lors de sa première exposition à Vancouver, était accrochée en vitrine et visible depuis la rue, comme une marchandise – on peut aussi penser à l'écran de cinéma.

Références au cinéma

Bref, entrer dans un Jeff Wall, c'est comme ouvrir une poupée russe. L'œuvre fourmille de références au cinéma, à la peinture, la publicité, au reportage photographique, mais aussi aux signes de la ville et à la vie urbaine. Jeff Wall est souvent décrit comme un « peintre de la



« Destroyed Room »
de Jeff Wall.

« La Mort de Sardanapale »
de Delacroix. PHOTO RMN-HERVÉ LEWANDOWSKI.



vie moderne » (Baudelaire) qui bouleverse le clivage entre la réalité et la fiction. D'autant qu'une bonne partie de ses photos sont de minutieuses mises en scène dans lesquelles des hommes et des femmes donnent l'impression non pas d'être des acteurs mais de jouer leur propre rôle. Mais on apprend que Wall réalise aussi des photos enregistrées d'une simplicité désarmante.

Deux livres ne sont pas de trop pour aider à décrypter cette œuvre à tiroirs. Celui de Phaidon est la traduction d'un

ouvrage de 2001, de grand format, qui laisse une belle place aux images et dont les textes – entretien, essais, chronologie – sont écrits par plusieurs auteurs. Le livre chez Hazan est plus ramassé mais beaucoup plus épais, complet et riche en images – les récentes y sont. Son auteur, Jean-François Chevrier, y développe une longue analyse. C'est son livre, sa vision de Wall. Pas étonnant quand on sait que cet historien et professeur aux beaux-arts accompagne l'artiste canadien depuis vingt-

ans (il figure également au générique du Phaidon).

Sans doute le livre de Phaidon est-il une bonne introduction, celui de Chevrier s'adressant à ceux qui veulent aller plus loin. Son montage entre le texte et l'iconographie est très ambitieux : une suite de vingt thèmes qui définissent l'art de Wall et sont confrontés à une multitude de documents visuels – photos de Wall en entier ou en fragment, tableaux de Manet ou de Courbet, photos de films, citations de l'artiste en regard des œuvres...

Le texte de Chevrier est ardu, bourré de références. Mais l'historien ouvre des pistes lumineuses sur la place de l'« opérateur » face à l'image et au monde, la distinction entre la photo documentaire et celle construite, la tension entre tableau et photo... Wall, c'est tout sauf de la peinture, explique Chevrier, mais « la reconstruction ou la réinvention d'une tradition picturale sans les moyens propres de la peinture ». Voilà donc un livre à la hauteur de l'œuvre mais qui ne doit pas faire oublier l'essentiel : Jeff Wall, c'est d'abord un plaisir de l'œil. ■

MICHEL GUERRIN

ZOOM

ELLIOTT ERWITT, PERSONAL BEST

introduction de Sean Callahan, texte en français, anglais, allemand, espagnol et italien. Elliott Erwitt, photographe américain membre de l'agence Magnum, apôtre du noir et blanc, a pour spécificité – phénomène rare – de pêcher dans la rue des scènes qu'il rend drôles par les rapprochements incongrus de plans. Il offre dans ce livre ce qu'il considère comme le meilleur de son œuvre. Le titre est également assez drôle car il s'agit sans doute du plus épais livre – inséré dans un coffret en carton – de cette fin d'année. Le texte, en revanche, est court. Les photos s'étalent en grand et sans marge avant d'être reprises en tout petit, en fin d'ouvrage, pour donner les légendes. On sort de ce voyage tourbillonnant avec l'impression qu'il s'agit d'un photographe plus tragique qu'il n'y paraît. M. G. Ed. teNeues, 448 p., 350 photos, 98 €.

KINGSLEY

Carnet de route d'un

immigrant clandestin, photos d'Olivier Jobard, texte de Florence Saugues. Le photoreporter Olivier Jobard a suivi, pas à pas, le périple de Kingsley, un Camerounais de 22 ans, de son pays vers le Maroc, puis sa traversée dangereuse et clandestine vers l'Espagne, pour enfin gagner la France. Les mots du migrant, mis en forme par Florence Saugues, accompagnent ce carnet de voyage atypique, à la fois dramatique et émouvant, alors qu'un autre combat attend Kingsley, « devenir un être humain comme les autres avec une vie normale ». Un regard concret et retenu sur l'immigration. M. G. Ed. Marval, 158 p., 25 €.

SATELLITES

photos de Jonas Bendiksen. Les photos manquent de légendes, les textes de clarté, on aimerait en savoir un peu plus sur le photographe – sa nationalité n'est pas indiquée – et le brochage du livre laisse à désirer... Mais les cinq années de reportages de Jonas Bendiksen dans ce qu'il appelle les pays satellites de l'ex-URSS, comme la Transnistrie, le Birobidjan ou l'Abkhazie sont comme autant d'allégories d'un Empire en ruine. Avec pour fil conducteur la multitude de débris de fusées qui se sont abîmés quelque part sur le sol du Kazakhstan, transformé en décharge de l'Empire. M. G. Textuel, 152 p., 43 €.

La photographie et le film pour comprendre le travail du peintre Aux sources de la peinture de Bacon

**LA CHAMBRE NOIRE
DE FRANCIS BACON**
La photographie, le film
et le travail du peintre
de Martin Harrison.

Actes Sud, 256 p., 275 ill., 58 €.

Depuis Delacroix, la photographie est dans l'atelier d'à peu près tous les peintres, devant leurs yeux et dans leurs mémoires. Francis Bacon ne fait pas exception à la règle. Il en serait même plutôt la meilleure vérification, lui qui n'a pas caché combien il a regardé les décompositions de mouvements humains obtenues par Muybridge et Marey et qui a figuré dans ses toiles des photographies, et même un photographe l'appareil devant le visage. Un livre qui récapitulerait ces faits n'apporterait que peu de nouveauté.

Bien qu'intitulé *Francis Bacon/La chambre noire*, celui de Martin Harrison ne s'en tient pas là. Il est, comme le suggère avec discrétion le sous-titre, une approche analytique du « travail du peintre » dans ses relations avec la photographie et le film, mais encore avec l'histoire et l'actualité de la peinture. Dans une chronique de type biographique s'insèrent des études sur des points particuliers, des observations à caractère psychologique et psychanalytique, des éléments pour une histoire de la cri-

tique baconienne, du vivant et après la mort de l'artiste. Le tout est sous-tendu par des interrogations plus générales, sous le signe de Walter Benjamin.

Harrison n'oublie jamais, comme il le note lui-même, que « le rôle crucial que l'on revendique aujourd'hui pour la photographie dans les pratiques artistiques du XX^e siècle risque, s'agissant de Bacon, de surdéterminer la relation entre ses tableaux et leurs sources ». Il faut donc éviter les rapprochements mécaniques et ne pas croire que l'on a compris quelque chose à une toile de Bacon parce qu'on a identifié quelle image a servi dans telle partie d'une œuvre.

Un magasin d'images

L'analyse ne commence véritablement qu'ensuite : dans l'étude du processus d'assimilation, de transformations et hybridations qui s'accomplissent dans le temps de la peinture jusqu'au moment où Bacon considère l'œuvre achevée. La durée, les causes, le déroulement de ce processus ne se laissent pas aisément connaître. Harrison affronte cette difficulté en prenant partout où il s'en trouve des éléments d'explication.

Partout, comme Bacon : dans *Art d'Amédée Ozenfant*, publié à Paris en 1928, dans un traité de stomatologie française, dans *Positioning in Radiography* – manuel de 1939 à l'usage des radiologues –, dans *Images du cinéma*

français paru en 1945, dans *Les Phénomènes dits de matérialisation* du baron Albert von Schrenk Notzing. Ces livres ont servi à Bacon, occasionnellement ou fréquemment. Ils ont rejoint dans son magasin d'images les hebdomadaires d'information, les reportages sur les animaux sauvages d'Afrique, Eisenstein, les portraits commandés par Bacon à John Deakin et les photomaton ; et Picasso, Rodin, Michel-Ange, Vélasquez, Degas, Poussin, Rothko ou Grünewald.

Dans quelques cas, l'analyse permet d'observer d'assez près les superpositions, fusions et déformations qui finissent par s'arrêter dans la forme d'une peinture : ces cas sont ceux où le triptyque ou la série est organisé selon une idée – amorce d'une narration ou dispositif semi-symbolique – que le peintre a exprimée dans un entretien ou une confidence ultérieurs.

Plus souvent, en l'absence de ces indications, Harrison et le lecteur affrontent ensemble la complexité de la création. Des rapprochements, des hypothèses, des soupçons, des intuitions peu justifiables s'enchaînent. Cette lutte à l'intérieur du tableau est d'autant plus passionnante à suivre qu'elle est conduite ici avec subtilité. Pour Bacon, tous les moyens étaient bons pour faire de la peinture. Pour Harrison, tous les moyens sont bons pour y pénétrer. ■

PHILIPPE DAGEN

L'anniversaire d'une collection de référence « Photo Poche », centième

La collection « Photo Poche » fête son anniversaire sur un pied de nez. Alors que la série est connue, depuis 1982, pour ses monographies des maîtres de la photo, son n°100 s'intitule paradoxalement *Je ne suis pas photographe...* Il réunit artistes, intellectuels ou politiques qui ont, en marge de leur vocation, souvent pressé le bouton.

L'incartade est bénigne. En vingt-quatre ans, la recette de la célèbre série n'a guère varié : un prix attractif (12,80 euros pour les monographies), un format réduit, une impression de qualité. La maquette n'a pas bougé et c'est toujours Robert Delpire, fondateur du projet et ancien directeur du Centre national de la photographie, qui pilote les élégants petits livres noirs. « *A l'époque, faire de la photo en format poche n'intéressait pas les éditeurs*, rappelle Benoît Rivero, directeur adjoint de la collection chez Actes Sud. Les « Photo Poche » ont vu le jour grâce à l'enthousiasme et au soutien financier du ministre de la culture, Jack Lang. » De ces origines publiques – la collection a ensuite été reprise par Nathan puis par Actes

Sud – la série a conservé une visée pédagogique forte, avec une introduction didactique, une bibliographie et une biographie pour chaque auteur.

Au début des années 1980, la photographie était mal connue du public et méprisée par les musées. Les « Photo Poche » ont largement participé à l'éducation des Français dans ce domaine – avec un succès énorme et immédiat. Les numéros consacrés à Henri Cartier-Bresson ou à Robert Doisneau ont chacun dépassé les 180 000 ventes, l'ensemble de la collection en est à près de 1,8 million d'exemplaires.

Reste que la situation de la photo a changé. Côté artistes, les grands noms ont été publiés. Et les pratiques actuelles, avec des formats plus libres et des incursions dans l'art contemporain, ne sont pas toujours compatibles avec l'esprit de la collection. Côté marché, la vocation populaire de la série se heurte désormais à des droits de reproduction prohibitifs. Les « Photo Poche » misent sur leurs nouvelles éditions internationales pour atteindre la rentabilité. ■

CLAIRE GUILLOT



**JE NE SUIS PAS
PHOTOGRAPHE...
Créateurs et
intellectuels à la
chambre noire**
d'Elvire Perego
et Robert Delpire

Actes Sud
« Photo Poche »,
208 p., 22 €.

Dans ses Mémoires, André Boniface se souvient de son frère, mort tragiquement le 31 décembre 1967

Les « Boni », princes du rugby

L'instant où j'ai lâché sa main fut et reste le plus douloureux moment de ma vie. » Ainsi le grand frère, André, se sépara-t-il physiquement de Guy, son cadet de deux ans et demi, victime d'un mortel accident de la route au retour d'un match amical : c'était avant que vienne l'aube, à la clinique de Saint-Sever dans la nuit du 31 décembre 1967 au 1^{er} janvier 1968, il y a donc de cela presque quarante ans, mais jamais la plaie vive ne se refermerait et la douleur à l'évidence ne s'est pas estompée.

On les appelait « les » Boniface. Ou plutôt « les Boni ». Ils étaient inséparables, les numéros 12 et 13, trois-quarts centre du Stade montois en maillot jaune et noir ou, trop rarement, frappé du coq du XV tricolore. Créateurs d'un véritable style romantique, leurs déboires avec les dirigeants de la Fédération engoncés dans leurs « gros pardessus » coupèrent en deux la France du rugby.

L'instant de se livrer, en mots simples et d'autant plus poignants, dénués de tout artifice, est enfin venu. André, de son encre de sang, voire de son crayon noir sur des cahiers d'écolier, dit l'enfance à Montfort-en-Chalosse, la complicité totale, l'immersion dans la passion de l'ovale, la construction du tandem soudé au-delà de toute expression.

NOUS ÉTIIONS SI HEUREUX...
Mémoires d'André Boniface.

Préface de Jean Glavany, La Table Ronde, 284 p., 19 €.

la première sélection en janvier 1954 à 19 ans et demi contre l'Irlande au stade de Colombes, il n'y eut que quelques foulées. Quant au « petit », il mit les bouchées doubles, rejoignant son frère à 18 ans chez les Montois, accédant à son tour à la sélection nationale en 1960.

Que ce soit à Montfort, à Mont-de-Marsan, ou chez les Bleus, ils dormaient l'un près de l'autre. Une seule chose énervait André : « En cinq minutes, c'était toujours Guy qui s'endormait le premier. »

Au prix d'une recherche incessante et de milliers de passes répétées sans trêve à l'entraînement, ils sont devenus les parangons du « cadrage-déborderement » (l'on fixe sur soi deux adversaires



Guy (à gauche) et André Boniface, en février 1966, lors du match Tulle-Mont-de-Marsan. PRESSE SPORTS L'ÉQUIPE

pour créer le décalage qui permet à l'équipier d'aller à l'essai) et de la passe croisée. C'est au bout du monde, durant la tournée de l'été 1961 en Nouvelle-Zélande – on imagine mal de nos jours ce que pouvait être à l'époque une absence de deux mois pour des « amateurs » : « Au risque de surprendre, j'affirme n'avoir jamais touché un centime durant ma carrière à Mont-de-Marsan ou en équipe de France » –, que se concrétise leur rêve : jouer ensemble pour leur pays. « Pendant les hymnes suivis du haka [danse rituelle maorie exécutée par les All Blacks avant le coup d'envoi], Guy et moi étions côte à côte et nous nous serrions très fort la main. Ce moment, personne ne peut savoir combien il a été fort, personne ne peut savoir ce qu'il a représenté pour nous. (...) Nous étions si heureux ! »

Jusqu'en 1966, succédant à celui de l'école lourdaise, le jeu d'attaque du Stade montois s'impose. Les Boniface sont des esprits libres, ce qui ne saurait plaire aux édiles fédéraux qui se jettent

sur un caprice du sort, l'interception malencontreuse par l'adversaire d'une longue passe de Jean Gachassin le 26 mars de cette même année à Cardiff, pour éjecter les trois victimes expiatoires sans même daigner les informer directement de leur renvoi.

Joueur d'un seul club

Les « Boni » présentaient en effet à leurs yeux une tare majeure, le soutien de toute une part de l'opinion éclairée par les articles de Robert Roy, Paul Haedens et bien d'autres, particulièrement Denis Lalanne à pleines pages de *L'Equipe* ; ce même Lalanne dont *Le Grand Combat du XV de France*, livre de verve et du plus grand talent né dans le sillage de l'heureuse tournée de 1958 en Afrique du Sud, avait connu un grand succès donnant au sport une toute neuve légitimité en librairie et chez les éditeurs.

André Boniface, joueur d'un seul club, homme d'une seule femme, Anny, d'amitiés pour la vie – Michel

Crauste, Jean et Maurice Prat –, d'un rugby de terroir – dorénavant transformé sans appel dans sa pratique et son essence même depuis l'arrivée de la Coupe du monde en 1987, inéluctablement suivie du passage au professionnalisme officiel –, le buste droit, la tête et le regard dominateurs sous ses cheveux bouclés, a tracé une trajectoire toute droite. Il ne faisait qu'un avec Guy, lequel ne dédaignait pas d'explorer des univers différents et les terres parisiennes, se liant – « Tout le monde l'aimait, il avait cette grâce » – avec Kléber Haedens et, bien sûr, Antoine Blondin. Ces pages, sincères et sans pathos, touchent le cœur et le meilleur de l'aventure humaine. ■

JEAN DURRY

Historien, fondateur du Musée national du sport, Jean Durré est auteur, notamment, de *La Véridique Histoire des géants de la route*, *Le Sport à l'affiche*, *Le Grand Livre du sport*, *Le Chant du sport – anthologie littéraire*.

ZOOM

LA 107^e MINUTE, de Anne Delbée
LA MÉLANCOLIE DE ZIDANE, de Jean-Philippe Toussaint
Ah ! ce coup de boule à la 107^e minute, qu'il aura suscité de commentaires, qu'il aura fait couler d'encre ! Avant, qui sait, le temps des cinéastes ou des chorégraphes, voici, déjà, venu celui des écrivains. Anne Delbée, tout d'abord, se souvient que « l'air était très doux ce soir-là ». Rien ne laissait deviner l'imminence d'une tragédie. La France affrontait l'Italie en finale de la Coupe du monde et personne n'aurait imaginé cet instant inouï. Pourtant, se demande l'auteur dans son joli livre, et si en ce 9 juillet, « rejoignant Hector et Antigone, le Joueur nous avait rappelé que chacun d'entre nous, à un instant de sa vie, rencontre son destin et doit choisir entre la loi des hommes et sa Vérité ? ». Présent dans les tribunes de l'Olympiastadion de Berlin, Jean-Philippe Toussaint, lui, n'a rien vu. Pour lui, le geste de Zidane est d'autant plus spectaculaire qu'il n'a pas eu lieu. Alors, en 12 pages, avec l'aide de Starobinski, de Freud et de Bachelard, il tente de comprendre comment, « incapable de marquer un but, [Zidane] marquera les esprits ». F. N. Respectivement Les Quatre Chemins, 112 p., 12 €, et Ed. de Minuit, 22 p., 5 €.

JARDINIÈRE ARLEQUIN,

Conversation de Chantal Thomas avec Alain Passard
Au fil d'une conversation avec l'essayiste et romancière Chantal Thomas, le chef trois étoiles Alain Passard revient sur son enfance, sa formation auprès de Michel Kéréver ou Alain Senderens, sa « crise » qui l'a conduit à abandonner les viandes au profit des légumes, et surtout sur sa grand-mère qui lui a enseigné l'art du feu. Ch. R.

Mercure de France, « Le petit mercure », 52 p., 3,20 €.

FEMMES DE CHEFS,

de Nathalie Vigato et Eric Le Gall, photographies de Philippe Asset
Elles se nomment Sophie Bardet, Solange Thorel ou Françoise Menau et, dans l'ombre de leurs époux, elles s'occupent de la décoration, de l'accueil... Grâce à Nathalie Vigo et Eric Le Gall, ces femmes sont mises à l'honneur, et livrent leurs petites astuces mais aussi leurs recettes et parmi elles, celles qu'elles ont inspirées à leurs illustres maris. JC Lattès, 128 p., 26 €.

Des recettes de bénédictins et de Sœur Marie M.

La foi du cuisinier

À LA TABLE DES MOINES
Recettes simples et savoureuses du monastère de Frère Victor-Antoine d'Avila-Latourrette.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Florence Pinel, Buchet-Chastel, 190 p., 20 €.

CUISINE
Le cahier retrouvé de Sœur Marie M. revisité par les grands chefs d'aujourd'hui de Nicolas Fichot.

Préface d'André Gouzès, Belin-Herschel, 112 p., 25 €.

Vous êtes apprenti cuisinier ou déjà confirmé, vous aspirez à des recettes claires – ne nécessitant pas un dictionnaire –, et simples, alliant des produits de saison et une touche d'originalité pour égayer vos repas quotidiens ou de fêtes. Alors direction le monastère bénédictin de Cold Springs (Etat de New York) où officie le Frère Victor-Antoine d'Avila-Latourrette dont la sagesse n'a d'égale que le sens du partage, indispensable en cuisine.

C'est ce partage culinaire qui a permis, il y a trente ans, de sauver la communauté bénédictine promise à la dispersion lors de la

démolition du monastère jugé vétuste. Pour l'éviter, Frère Victor-Antoine, alors âgé de 20 ans, eut l'idée de reconstruire un nouveau bâtiment à quelques lieues de là. Restait à trouver l'argent. La visite d'une dame quaker venue en retraite fit le reste. Surprise par l'inventivité des moines, celle-ci leur proposa de rassembler et de publier leurs recettes chez Harper & Collins. Recette après recette, fut ainsi construit, près de Millbrook, le petit monastère baptisé « Our Lady of the Resurrection ». Mais de tous les ouvrages publiés par les bénédictins, c'est bien *A la table des moines* dont Frère d'Avila-Latourrette se sent le plus fier.

A cette table, point de viandes, règle de saint Benoît oblige, mais de quoi confectionner des menus de tous les jours, avec comme maître mot la simplicité et l'harmonie des saisons. On découvre en entrée, outre les terrines, canapés et autres Dip, quelques soupes avec entre autres une alléchante soupe au piment d'Espelette et aux lentilles. En l'absence de viande, les œufs comme les légumes sont à la fête, avec le soufflé de Rocamadour, l'omelette basquaise, les tomates farcies de Bidart ou de Woodstock... Les amateurs de pâtes trouveront matière à se renouveler notam-

ment avec les fusillis à la roquette et au chèvre, qui se réalisent en un tour de main. Enfin, avec la farandole des desserts, le voyage des délices est garanti, entre le pudding de sainte Dévote, le soufflé de courges, servi pour Thanksgiving, ou les natas, créés par des nonnes portugaises.

A lire le Cahier de Sœur Marie M., c'est à la nostalgie que l'on cédera plus volontiers. Orpheline d'origine espagnole, Marie fut recueillie à 6 ans par les sœurs de la Congrégation de Toulouse qui l'élevèrent. Réfugiée en Gascogne durant la seconde guerre mondiale, la religieuse prodigua son savoir-faire aux jeunes filles de l'école ménagère du village. Un savoir qu'elle consigna chaque jour sur un cahier quadrillé.

Nicolas Fichot a eu l'idée de confier ce cahier à une vingtaine de grands chefs français. Autour de la table de Marie, André Daguin, Michel Bras, Marc Haeblerin ou encore Marc Meneau, Jacques Thorel annotent, corrigent, proposent leurs astuces et surtout commentent avec admiration l'originalité, l'ingéniosité et surtout ce « sens du peu » qui donne tout son sel à ces recettes joliment illustrées par les aquarelles de Jean de Saint-Jean. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

Une histoire de la littérature en seize plats

Ce soir on dîne chez Proust

LA SOUPE DE KAFKA
Une histoire de la littérature en seize recettes
(Kafka's Soup. A Complete History of World Literature in 14 Recipes)
de Mark Crick.

Traduction collective, Flammarion, 120 p., 12 €.

Voici un petit livre délicieux en tout point qui devrait ravir aussi bien les amoureux de littérature que ceux de cuisine. Dans la veine des pastiches – genre quelque peu disparu –, façon Raymond Queneau (*Exercices de style*) ou Marcel Proust (*Pastiche et mélange*), Mark Crick a concocté, ni plus ni moins, une *Histoire de la littérature en seize recettes* (soit deux de plus que dans la version anglaise).

Ainsi, selon les goûts et les affinités pour les auteurs ou les plats, on dégustera les œufs à l'estragon façon Jane Austen, on se délectera du risotto aux champignons à la John Steinbeck, de l'agneau à la sauce à l'aneth version Raymond Chandler (conçu d'un tour de main redoutable) ou du coq au vin à la manière de Garcia Marquez. Les amateurs de délicieux fris-

sons se précipiteront sur les poussins désossés et farcis du marquis de Sade. Au dessert, les « bœufs sucrés » apprécieront tout autant le clafoutis grand-mère de Virginia Woolf, le tiramisu à la Marcel Proust ou le détonnant gâteau au chocolat façon Irvine Welsh. Pour ceux qui désiraient se sustenter légèrement, on conseillera l'austère mais néanmoins goûteux pain grillé au fromage à la Harold Pinter ou la soupe miso de Kafka.

A lire et à entreprendre

Si quelques puristes verront à chipoter ici ou là, devant tel ou tel plat, pardon devant certains textes, les gastronomes, eux, se réjouiront à s'essayer à ces singulières recettes, savoureuses et réjouissantes autant à lire qu'à entreprendre. Car toutes sont réalisables, foi de Mark Crick.

Pour ne rien gâcher à cette véritable communion des arts de la table et des lettres, derrière les fourneaux, le chef Crick s'est entouré d'une remarquable brigade de traducteurs, parmi lesquels Patrick Raynal (Raymond Chandler), François Rivière (Graham Greene), Jean Pavans (Harold Pinter), Alain Defossé (Irvine Welsh), Frédéric Jacques Temple (John Stein-

beck), Geneviève Brisac (Jane Austen)...

Enfin pour faire bonne mesure, cet écrivain anglais francophile, qui est aussi photographe et dessinateur, a illustré lui-même chacune des recettes, pastichant au passage cette fois Matisse, Warhol, Hockney ou Chirico. Après avoir envisagé un temps un manuel de bricolage avec Wittgenstein qui expliquerait comment entretenir sa voiture et Jules César qui décrirait comment monter une étagère, Mark Crick a choisi pour son prochain livre de revenir en cuisine avec des philosophes. D'ores et déjà, ravi et repu, on en redemande ! ■

CH. R.

ÉCRIVAINS

les Editions Bénévent publient de nouveaux auteurs

Pour vos envois de manuscrits :
Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21
www.editions-benevent.com

Rencontre F. P. Mény, « clochard français et écrivain parisien » bouillonnant d'idées et de rages

Ecrire et crier dans le vide de la rue

Ça se passe dans le 18^e, à Paris. Dans une vaste salle, le vieux bénévole aide à servir des repas où se côtoient le RMiste d'hôtel garni, la retraitée impotente, le sans-papiers roumain ou l'intermittent de psychiatrie. Et bien entendu, des SDF. En voici un nouveau avec lequel il cause en attendant la soupe : la quarantaine soignée, presque élégante, des yeux superbes, une rage planétaire. A-t-il déjà travaillé ? Jamais. A-t-il de la famille ? Passons. Où dort-il en ce moment ? Dans une pièce en attente de travaux, ni eau, ni électricité, ni sanitaires, sans doute prêtée par une copine. Les femmes l'ont souvent tiré d'affaire, question de look : au temps de Gabin on l'aurait surnommé Gueule d'amour. C'est une femme qui l'a emmené naguère en Californie, six mois. « Et que fais-tu donc de tes journées puisque tu ne travailles pas ? »

J'écris. » F. P. Mény – c'est l'un de ses noms de plume – sort d'une musette des photocopies d'articles, des couvertures de revues – et un livre, un vrai.

C'est un choc. L'acte d'écrire, tel qu'on se le représente, est éminemment domestique ; il implique une table, des plumes, un chat sans doute, du feu peut-être. Un lit enfin, pour le rêve et les insomnies. Comment imaginer un écrivain dépourvu de tout cela ? Un écrivain qui compose sur les bouches d'aération, qui griffonne dans les bus de la Marande, qui rature au 115 et cache des pages dans les squats. Un auteur qui feinte avec la pluie, qui résiste à la blanche et au rouge, qui garde la tête claire et haute... et parvient à se faire publier ? Le vieux bénévole regarde le livre qu'on lui tend : l'ouvrage est mince, il est sale, il ne sent pas très bon. Mais il y a un titre – *White trash Napoléon* –, une date et une adresse

d'éditeur : publié en 2005. « *C'est toi qui as écrit ça ? Dis m'en plus.* »

L'œuvre de Mény est sans doute abondante, depuis l'inaccessible *Max et les étourneaux*, écrit à 20 ans, mais les publications sont rares. On peut consulter quelques revues confidentielles et lire une critique pertinente dans le numéro 86 d'*XYZ*.

Obscur et touchant

Sur Internet, dans les blogs et les chats, on peut constater, mettons, un frémissement d'intérêt. Un amateur compare ses textes aux premiers essais de Valère Novarina. Un autre, plus lapidaire, observe que Mény « *crache sur tout ce qui bouge* ». Les curieux parviendront aisément au site de l'écrivain : efpe.free.fr, très élégamment conçu. Il s'y qualifie de « *clochard français et écrivain parisien* » et ne peut plus le mettre à jour, ayant depuis longtemps perdu

les clés de contrôle mais on y trouvera plusieurs extraits de sa prose.

Pour en juger, on peut aussi plonger dans *White trash...* Ce n'est pas facile. Le texte, de 32 pages, se compose de monologues et donne trois noms de personnages qui sont – peut-être – ceux qui parlent : Priscille M., Praxis Lopus et Kamikaze Loxymorus. Il n'y a pas d'histoire, pas d'action et pas de tentative poétique. On penserait plutôt à des rafales de constatations sur l'existence, auxquelles répondent, sans ordre apparent, des bordées de protestations. La langue est postmoderne, truffée d'américanisms. La cadence, très marquée, est celle du rap et l'ensemble peut donner parfois un ton d'incantation religieuse comme si les personnages psalmodiaient leurs imprécations contre quelque chose.

« Conquête du désastre », dans la revue *Mortibus* N° 2, est un texte plus

politique et plus révélateur des frustrations, des rages de l'écrivain bouillonnant d'images qui sait qu'il crie dans le vide de la rue. Pour personne.

Obscur et touchant, jouant comme un enfant triste avec les mots et les rêves, Mény, fils de deux toxicos, élevé par sa grand-mère, poursuit, vainement croit-il, un propos délibéré, travaillé, expressif et donc littéraire. Il faut connaître, au moins deviner sa vie pour entendre le cri qu'il pousse dans ses monologues, quelque chose comme : « *Qu'on me laisse essayer, c'est aussi pour vous que je tente quelque chose.* »

Le vieux bénévole soupire et guide son hôte vers une table : « *Aujourd'hui c'est saucisses-lentilles, et tu me donneras un coup de main pour desservir.* » ■

JEAN SOUBLIN

Le Quartanier, 4418 rue Messier, Montreal H2H2H9

« Les souffrances qui tiennent encore debout, ou à peine, ou plus du tout »

PERDRE LA TÊTE,
de François-Marie Banier,

Gallimard/Steidl, 266 p., 28 €.

LE CHANTEUR MUET DES RUES,
d'Erri De Luca
et François-Marie Banier

Traduit de l'italien par Danièle Valin,
édité par Martin d'Orgeval,
Gallimard, 92 p., 22,50 €.

Souvent, dans les rues des villes, on passe sans les voir. Sans les regarder, sans croiser leurs regards. Affaire de volonté, affaire de générosité. Comme si l'on avait peur – ou tout simplement pas envie – de découvrir dans leurs yeux la réalité du monde. C'est Erri De Luca qui raconte que Pieter Bruegel tenait à écrire en marge de ses dessins : « *Naer het leven* », proche de la vie. « *Il revendiquait ainsi la dette qu'il avait avec la réalité. Il considérait la peinture comme une forme de la loyauté* », ajoute De Luca. On pourrait en dire autant du travail photographique de François-Marie Banier auprès des marginaux de Paris. *Perdre la tête* et *Le Chanteur muet des rues*, deux de ses ouvrages parus ces derniers mois, témoignent de cette quête de l'autre, de cette envie de montrer « *les souffrances qui tiennent encore debout, ou à peine, ou plus du tout, sur lesquelles l'œil de l'imbécile heureux a appris à glisser* ».

Il aime « *la musique singulière* » des marginaux. « *Qui n'envie pas leur coura-*

ge, n'admire pas leur originalité, ne donne pas raison à leur distance vis-à-vis des encroûtés que nous sommes, nous qui acceptons les rôles sociaux, la comédie des hiérarchies artificielles ? », interroge Banier. Parole de photographe relayée, dans les deux ouvrages, par celle de l'écrivain Erri De Luca.

Un très court texte dans *Perdre la tête* (ainsi qu'un autre de Patrice Chéreau), quelques pages magnifiques dans *Le Chanteur muet des rues* entremêlées parmi les photos de Banier. Un dialogue fraternel d'écritures et de photographies.

« Langue muette »

Chéreau, d'abord : « *Les corps. Donc des difformités. Rarement la beauté chez François-Marie ou simplement des chairs plus jeunes, non, ce sont plutôt des vieilles femmes qui ont perdu leur tête ou qui se contorsionnent en chemise de nuit pour découvrir la face cachée de leur propre fauteuil. Des replis de la peau, des boursoufflures. Des comportements proches de la folie – et qui nous ressemblent. Des sujets qui se rebiffent aussi parfois : on tire la langue au photographe, on lui fait des gestes de menace dans une langue muette, on l'interpelle alors que nous n'avions rien vu, nous qui étions comme les passants du lycée Montaigne qui ne regardent même plus le clochard sur sa bouche de chaleur.* »

De Luca, ensuite : « *Un de mes amis a été réfugié en France pour des motifs politiques pendant un quart de siècle. Le temps d'exil lui a donné raison, sa capture est définitivement arrivée à échéance. Il a maintenant une carte d'identité, il la sort*

volontiers de sa poche, il la montre, comme d'autres font avec la photo de leurs enfants.

Il dit : « *Ce qui est émouvant pour moi, ce n'est pas tant de posséder de nouveau un passeport, avec mon nom, mais de savoir que je peux le perdre. Je crois que ce sentiment est à l'opposé de celui de l'artiste qui a un talent provisoire et redoute de le voir s'évanouir. Il faut aller à l'école de l'exil pour connaître la joie de perdre ses propres papiers* ».

Lisez, regardez ces deux livres, vous ne le regretterez pas. Et arrêtez-vous pages 105 et 106 de *Perdre la tête*. Vous y verrez une petite fille qui regarde, ébahie, Ray Charles jouer du piano. Elle nous dit, écrit Chéreau, « *à quel point il y a dans tout cela de la profondeur et de la générosité : une œuvre* ». ■

FRANCK NOUCHI

Perdre la tête vient de recevoir le prix du meilleur livre allemand 2006 - section art et photographie

Hommes et femmes solitaires, vous formez mon vrai album de famille. Vieux, étranges, rejetés, peut-être, mais vous avez la flamme ! Je n'éprouve que tendresse pour vous qui me donnez accès à la vérité. Vérité de votre état, vérité de votre recherche, vérité du temps, impitoyable, à qui je tords le poignet en rendant éternel, par la photo, votre pied-de-nez aux conventions.
François-Marie Banier



Paris, octobre 2005.

Traverser le désert pour vivre

Il a 20 ans et quitte son pays, le Cameroun. Départ de Douala, la ville où il est né. Destination : quelque part où vivre. Chez lui, ce n'est plus possible. Misère, maladies, guerres ont fini par supprimer l'avenir. Son CAP d'électromécanicien lui permet juste de manger, pas de fonder un foyer. Donc il part, comme chaque année des dizaines de milliers. Ailleurs, ce sera mieux. Au loin, au nord, en Europe, où les gens ont des voitures, des hôpitaux, des magasins qui débordent. Jean-Paul Dzokou-Newo entame, avec son ami d'enfance, un périple de plusieurs mois.

Son rêve vire au cauchemar, comme celui de tant de Camerounais, Maliens, Sénégalais, Nigériens, Ghanéens, Burkinabé et autres qui marchent, eux aussi, des semaines et des mois, travaillent ici ou là pour payer l'étape suivante, meurent en route ou sont renvoyés à la case départ. Cet enfer fréquent, peu de récits l'ont approché. Celui-ci a échappé, presque par hasard, au

mutisme général. Après avoir traversé le Nigeria, le Niger, le sud du Sahara, la Libye, l'Algérie, le Maroc, Jean-Paul Dzokou-Newo s'est fracassé le genou en tentant de franchir les barrières métalliques séparant le territoire marocain de l'enclave espagnole de Melilla. Les gardes l'ont rejeté côté marocain après l'avoir bastonné.

Sauvé et opéré par Médecins sans frontières, il reste deux mois immobilisé. Un prêtre, le Père Joseph Lépine, recueille le récit de sa longue marche. Il ajoute trop souvent ses propres commentaires, sans les distinguer assez nettement des paroles de Jean-Paul Dzokou-Newo. Malgré tout, assez de phrases et de scènes demeurent, visiblement authentiques, pour rendre ce document exceptionnel.

Dans l'enfer pauvre, rien n'est jamais sûr. Personne ne sait où il dormira le soir, avec ou sans scorpion, avec ou sans serpent, avec ou sans eau, avec ou sans argent. Ceux qu'il faut payer – policiers, guides, conducteurs, passeurs – laissent souvent tout

le monde en plan, même en plein désert, une fois les billets épuisés. Entre deux hallucinations, dans la fournaise, certains mangent des chèvres mortes. Les vautours rôdent, au propre comme au figuré. Et comme toujours dans le dénuement total et le désespoir absolu, des humains parfois se parlent, se sauvent en pleurant d'une étape à une autre. Il y a aussi une dimension spirituelle dans cet interminable

CHRONIQUE
ROGER-POL DROIT

voyage où les uns prient et les autres parlent de Dieu.

De cet étonnant récit, on peut tirer des leçons disparates. Le prêtre qui l'a recueilli y voit une image singulière de la liberté humaine, de la grandeur des humiliés, du cheminement de la grâce dans l'horreur. Le sociologue qui clôt le volume souligne le contraste des deux

mondes, celui où l'on chemine sans boire et celui où l'on choisit son cocktail dans l'avion. Il fustige surtout le durcissement des politiques européennes et la coopération des pays du Maghreb. Trois cercles se dessinent : l'espace européen qui protège de plus en plus durement sa frontière, les pays tampons qui collaborent au refoulement des indésirables, les terres de souffrance et de pauvreté.

A ce schéma, il manque toutefois un élément essentiel. L'égoïsme des nantis ne fait pas de doute, mais la honte n'est pas d'un seul côté. Le troisième cercle, celui de la misère invivable, n'est pas un pur et simple produit des actions du Nord. L'Afrique aussi est malade, gravement et de longue date. Ce qui la mine : corruption des dirigeants, gabegie de régimes prédateurs, violences interminables entre clans, factions et ethnies. Les capacités africaines sont immenses, la prospérité possible. Si la réalité est fort loin, ce n'est pas uniquement à cause des gens du

dehors, des conséquences du passé colonial ou des méfaits du libéralisme.

Le souligner est généralement malvenu. Il faut pourtant que ces réalités désagréables soient constatées et analysées pour qu'un jour, peut-être, les situations changent. Au cours de sa longue marche, à un moment où il parcourt 140 kilomètres à pied en cinq jours, Jean-Paul Dzokou-Newo a une phrase importante : « *L'esprit tourmenté entraîne la réflexion.* » Il faudrait prendre ces mots au pied de la lettre, se dire que c'est à la seule condition de regarder les réalités désagréables que la pensée peut se mettre en route.

En avril 2005, à peu près guéri, ce jeune homme à la jambe cassée est finalement reparti. Il voulait effectuer sa troisième tentative, franchir enfin les clôtures de Melilla – six mètres de haut, barbelés, miradors, gardes et chiens. Depuis, personne n'a eu de ses nouvelles. Il est probablement en vie. Mais où ? Dans quelles conditions ? De l'autre côté du désert, s'il y est parvenu, il a dû

apprendre à ses dépens combien, pour ceux qui se débrouillent sans Père Noël, c'est encore le désert. Peut-être s'est-il alors souvenu que l'esprit tourmenté entraîne la réflexion. Mais ensuite ? ■

UNE MARCHÉ EN LIBERTÉ
Emigration subsaharienne
de Jean-Paul Dzokou-Newo

Présentation de Joseph Lépine
Postface de Jérôme Valluy
Ed. Maisonneuve et Larose,
122 p., 15 €.

**ECRIVAINS**

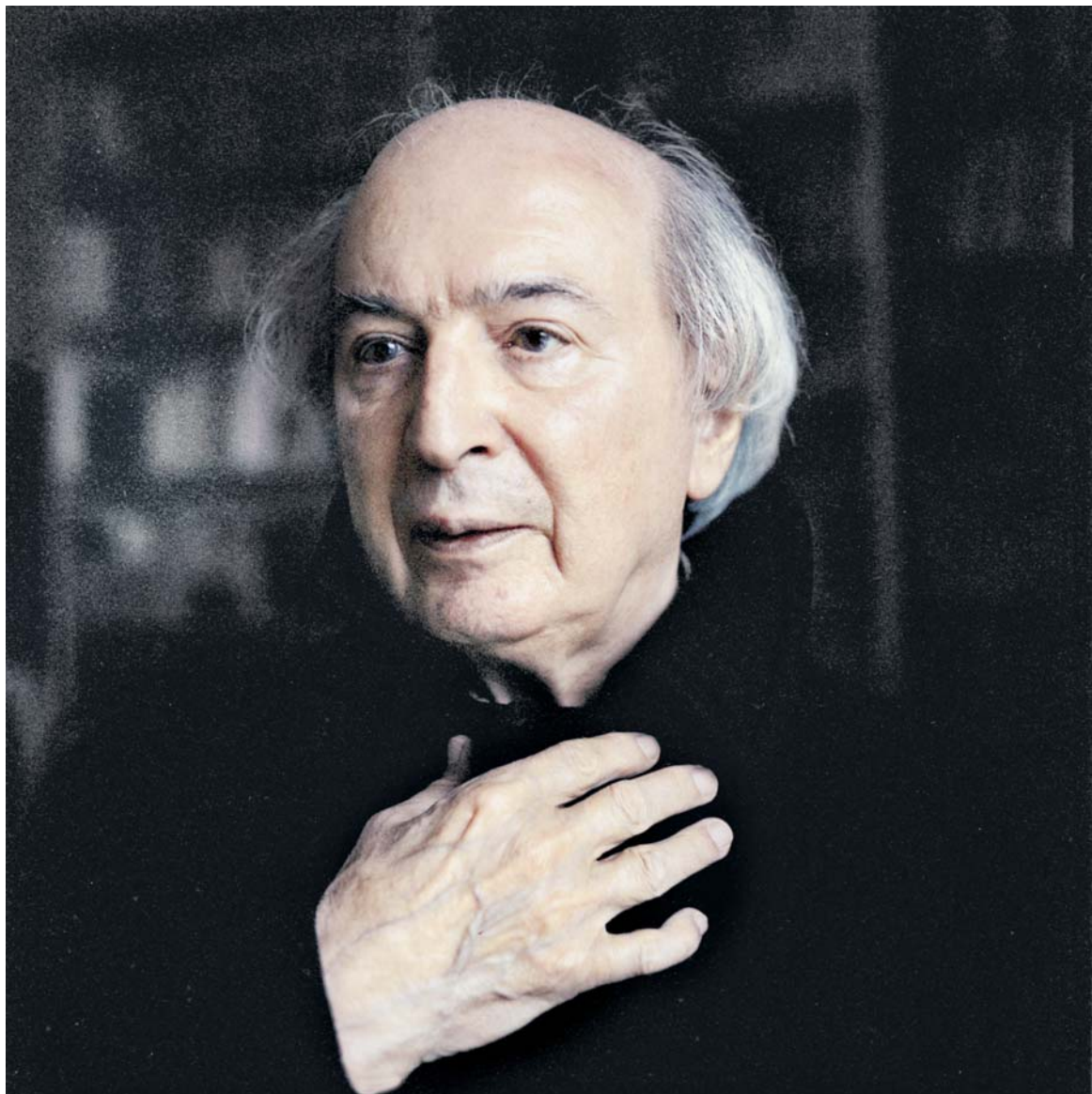
Les Editions Amaltheé
recherchent
de nouveaux auteurs

Envoyez vos écrits :
Editions Amaltheé
2 rue Crucy
44005 Nantes cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78
www.editions-amalthee.com

André Hodeir

« Je détestais le violon... »

Le compositeur français et théoricien de jazz a quitté la scène musicale en 1972 pour devenir romancier de la musique. Son dernier recueil, « Le Rire de Swann », paraît aux éditions Rouge profond. Nous l'avons rencontré, à Versailles



André Hodeir, décembre 2006. OLIVIER ROLLER POUR « LE MONDE »

Dans son appartement modeste, clair, confortable, dont la terrasse ouvre sur une vue royale de Versailles, sans le château, André Hodeir reçoit en compagnie de sa femme avec la grâce d'un gentilhomme extrêmement courtois et cultivé. Il va sur ses 86 ans, tous les deux rentrent de Saint-Etienne, où ils ont assisté, à l'université Jean-Monnet, à la soutenance publique de la première thèse de doctorat de musicologie consacrée à sa musique : *Le Jazz comme œuvre composée : le cas d'André Hodeir*. Musicien, il a commencé comme violoniste de jazz dans le sextet d'André Ekyan au Jimmy's de Montparnasse, en 1942, sous l'Occupation, joué avec Django Reinhardt, écrit une trentaine de musiques de film – dont *Voulez-vous danser avec moi ?* avec Brigitte Bardot, en 1959, *L'Écume des jours*, d'après Vian, de Charles Belmont, 1968. En 1972, il a mis un terme à sa carrière après l'échec, sur la scène de Radio France, de sa composition *Bitter Ending* pour huit voix et quintet de jazz, sur les dernières pages de *Finnegans Wake* de James Joyce. « Il y avait plus de musiciens sur la scène que de gens dans la salle », dit-il sobrement.

Puis, il revient sur la thèse. « Elle est bonne, remarquable même. L'auteur, Pierre Fargeton, est quelqu'un de sérieux, 28 ans, maître de conférences en musicologie, et qui écrit avec autant d'élégance que de clarté sur un sujet aride, avec des exemples précisément analysés. Évidemment, c'est impubliable, le public est trop restreint. Mais les félicitations unanimes du jury étaient amplement méritées. » Il est comme ça, André Hodeir : exigeant et objectif.

Observateur distant

Sur la valeur de sa propre œuvre, il n'a pas à se prononcer. Attestant l'écrivain de jazz internationalement reconnu, il y a, là, sur la table, *The André Hodeir Jazz Reader*, volume qui rassemble ses écrits les plus importants, publié par les Presses de l'Université du Michigan. Il sait, sans immodestie, sans excessive modestie non plus, simplement en observateur distant, que son œuvre occupe une place importante et singulière dans l'histoire du jazz. Cette histoire qui a mal tourné, selon lui, dans les années 1970, avec le free, lequel a fait ensuite régresser le jazz par un retour au be-bop, alors que des gens comme lui, Gunther Schuller et John Lewis (l'homme du Modern Jazz Quartet) avaient tenté d'en sortir en avant, au moyen de techniques empruntées à la musique classique et par

cette invention d'André Hodeir, « l'improvisation simulée ».

Réfléchi par caractère, écrivain par goût, il s'interroge littérairement, métaphoriquement, avec verve et ironie, de *Play-back* (1983) à *Musikant* (1987) et *Si seulement la vie* (2001) et à présent *Le Rire de Swann*, sur son parcours, sur l'évolution d'un métier, celui de musicien, mais aussi celui de critique, de théoricien, d'écrivain pour enfants et d'écrivain tout court, lui qui a exercé les cinq comme les doigts d'une même main, celle qui joue de la musique. Il l'aime de toute sa personne, à condition qu'elle invente, qu'elle soit une aventure du langage.

Son tourment, d'abord, a été le violon. « Ma mère avait décidé que ses deux fils seraient de grands concertistes, mon frère aîné au piano, moi au violon. Heureusement pour lui, mon frère n'était pas doué. Il a prospéré dans le commerce. Le violon, ma mère m'y a collé dès l'âge de 7 ans. Elle surveillait de loin mes exercices. J'ai automatisé des gammes, je mettais un livre d'Alexandre Dumas entre les partitions et c'est Dumas que j'apprenais par cœur. D'où mon goût pour l'histoire. Je détestais le violon. A 12 ans, elle m'a mis au conservatoire, musique du matin au soir, lectures en cachette, aucun cours de culture générale, seulement la musique, enseignée à mort. Le violon, je me suis mis à le haïr, mais j'en jouais bien, à force. Puis il y a eu trois ans de sana, une échappée. Je pouvais lire autant que je voulais. C'est alors que je me suis intéressé au jazz, que je ne connaissais que par les disques. J'ai écrit à Hugues Panassié, qui avait fondé le Hot Club de France. Nous avons échangé des lettres de plus en plus longues, des lettres d'amateurs passionnés qui essayaient de comprendre cette musique. Il a été le premier critique de jazz et j'étais son disciple favori. Quand j'ai entendu certains disques qu'il avait commentés avec tout son enthousiasme de méridional pyrénéen, j'étais presque déçu lorsque venait le vrai solo de Johnny Hodges ou de Ben Webster. Le jazz m'exaltait mais mon ambition n'était pas d'en jouer. Je voulais devenir compositeur dans le goût de Honegger, de Darius Milhaud, de Stravinsky surtout. Moderne et sérieux. »

Il reprend : « Quand je suis revenu à Paris, en 1942, au Conservatoire, il fallait que je gagne ma vie, et comme je ne savais rien faire d'autre, j'ai joué du violon jazz tout en continuant mes classes. Stéphane Grappelli était à Londres, il manquait quelqu'un qui joue un peu dans son style, mais celui que j'admirais vraiment était Stuff Smith, dont j'écoutais les disques. J'ai pris le pseudonyme de Claude Laurence, je jouais dans les caba-

rets de Pigalle et de Montparnasse, le jazz y était autorisé pour le concert, Pétain avait interdit la danse ; on dansait quand même, à l'étage ; en cas de descente, les danseurs retournaient à leurs chaises pour nous regarder exécuter sagement fox-trot et tangos. La journée, j'étudiais, je suivais les cours d'analyse, d'harmonie, de contrepoint, je composais des devoirs, c'était une vie très fatigante, couché à 3 heures, levé à 8 heures. Je fréquentais le Hot Club de France que dirigeait alors Charles Delaunay qui m'a pris en main pour organiser des concerts et jouer devant les amateurs. Il produisait des disques aussi, je l'aidais pour les séances. C'est lui qui m'a fait enregistrer mon premier disque. Comme j'aimais écrire, il m'a demandé de devenir rédacteur en chef de sa revue Jazz Hot. J'ai pondu des monceaux d'articles, surtout pour faire connaître le be-bop. J'étais bon copain avec Boris Vian. Plus tard, quelque temps avant sa mort en 1959, nous avons travaillé ensemble, chez lui, cité Véron, à une comédie musicale qui ne s'est pas faite, sa femme Ursula doit en avoir gardé les notes. »

« Figueurs moisies »

En 1947, après sa sortie du Conservatoire (où il a été l'élève d'Olivier Messiaen) avec le premier prix dans trois disciplines, il bifurque vers le jazz, conscient qu'il n'atteindra pas en composition classique la hauteur de ses exigences. Il ne veut pas non plus devenir critique de jazz, quand bien même il a pris la tête, malgré lui, de la lutte des « raisins aigres » (les modernistes) contre les « figueurs moisies » (les traditionalistes) dans la guerre sans merci qui atteint le nouveau continent comme le vieux et a entraîné la rupture entre Hugues Panassié et Charles Delaunay. Pour le premier film océanographique du commandant Cousteau, *Autour d'un récif*, il compose une musique qu'il fait jouer par des musiciens de jazz. Ceux du grand orchestre d'Aimé Barelli, où joue Kenny Clarke, fondateur du style be-bop à la batterie, qui s'est établi en France, lui demandent un arrangement qui les désennuierait de leur répertoire de variétés. De fil en aiguille, après un enregistrement au violon où il n'a pas retrouvé la grâce qui l'a une seule fois visité en concert (« les musiciens m'encourageaient de la voix, je volais comme le Bird »), il referme pour toujours la boîte de son instrument. Désormais, il écrira et dirigera ses propres œuvres.

« Le violon, ma mère m'y a collé dès l'âge de 7 ans. Elle surveillait de loin mes exercices. J'ai automatisé des gammes, je mettais un livre d'Alexandre Dumas entre les partitions, et c'est Dumas que j'apprenais par cœur »

Il fonde en 1954 avec le saxophoniste be-bop belge Bobby Jaspar le Jazz Groupe de Paris, un nonette à l'instrumentation proche de celui de Miles Davis pour ses séances « Birth of the Cool » de 1949-1950. Affinant les timbres feutrés de celui-ci, il écrit pour le tromboniste Nat Peck, le trompettiste Roger Guérin, le ténor Bobby Jaspar des soli dans leur style, qu'ils exécutent avec leur sensibilité et leur phrasé sans risquer d'aligner ces clichés qui suppléent à l'imagination quand elle défaille, ce qui se produit neuf fois sur dix, selon Hodeir. La controverse a opposé farouchement, d'un côté, les défenseurs du jazz « hot² », de l'énergie et du swing, cette qualité mystérieuse et indispensable qu'Hodeir a tenté d'analyser avec précision (dans *Hommes et problèmes du jazz*, 1954), de l'autre côté, les tenants de la composition développée au-delà des canevas harmoniques simplistes qui servent de grille récurrente aux improvisateurs.

Ces avant-gardistes savants ont constitué ce qu'on a appelé en jazz « le troisième courant », historiquement défait, mais qui resurgit parfois, sous d'autres formes, avec d'autres timbres, une autre expressivité, dans le jazz d'aujourd'hui. Ce jazz qu'André Hodeir ne suit pas, parce qu'on ne peut pas tout faire. Nulle amertume à ce sujet, mais la simple et sûre conviction que nous vivons une époque musicalement bête, où règne un Tube orwellien, comme dans sa nouvelle « Bonnet d'âne » qui décrit les gens branchés par décret à des écouteurs où passe en permanence une musique rythmée mécaniquement, sans mélodie, sans harmonie, sans timbres, inexorablement débile, assourdissante, décervelante, que Swann aurait appelé « stercoraire » et dont il aurait ri, navré. ■

MICHEL CONTAT

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

ESSAIS

LES TERRES CREUSES.

de Guy Costes et Joseph Altairac (éd. Encre – Les Belles Lettres).

AVEC CAMUS, de Jean Daniel (Gallimard).

DICTIONNAIRE MONDIAL DES IMAGES,

de Laurent Gerverau (éd. Nouveau monde).

LE DESTIN DE L'UNIVERS, de Jean-Pierre Luminet (Fayard).

WALTER BENJAMIN, de Jean-Michel Palmier (éd. Klincksieck).

FRANCIS BACON A NOUVEAU, de David Sylvester

(éd. André Dimanche).

ATLAS DE LA NATURE À PARIS, de Jean-Baptiste Vaquin

(éd. du Passage).

LITTÉRATURES

APRÈS SHANGHAI, de Judith Brouste (Gallimard).

UN LONG ADIEU, de Steven Carroll (Phébus).

SUR LA TRACE DE NIVES, d'Erri De Luca (Gallimard)

PARIS, de Jean Follain (Phébus).

A L'AVEUGLE, de Claudio Magris (Gallimard).

LA BIBLIOTHÈQUE, LA NUIT, d'Alberto Manguel (Actes Sud).

LES QUINZE MILLE PAS, de Vitaliano Trevisan (Verdier).

À NOS LECTEURS

Le prochain « Monde des livres » paraîtra dans le numéro daté du vendredi 5 janvier

FRANÇOIS VALLEJO
OUEST
ROMAN
Viviane Hamy

PRIX GIONO 2006

ÉDITIONS
Viviane Hamy